

A man's face is shown in profile, looking down, with his features mostly in shadow. The background is a dark green field filled with faint, vertical columns of white text that resemble computer code or data. The overall mood is mysterious and technological.

JACKMARS

L'AGENT

ZÉRO

UN THRILLER D'ESPIONNAGE DE L'AGENT ZÉRO — VOLUME #1

Jack Mars
L'Agent Zéro
Серия «Un Thriller d’Espionnage
de L'Agent Zéro», книга 1

Аннотация

Vous ne trouverez pas le sommeil tant que vous n’aurez pas terminé L’AGENT ZÉRO. L’auteur a fait un magnifique travail en créant un ensemble de personnages à la fois très développé et vraiment plaisant à suivre. La description des scènes d’action nous transporte dans une réalité telle que l’on aurait presque l’impression d’être assis dans une salle de cinéma équipée du son surround et de la 3D (cela ferait d’ailleurs un super film hollywoodien) . Il me tarde de découvrir la suite. Roberto Mattos, auteur du blog Books and Movie Reviews Dans ce début très attendu de la série épique d’espionnage de l’auteur best-seller Jack Mars, les lecteurs sont transportés dans un thriller dont l’action se déroule à travers l’Europe. L’espion présumé de la CIA Kent Steele, traqué par des terroristes, par la CIA elle-même et par sa propre identité, doit découvrir qui en a près lui, quelle est la cible prévue des terroristes et qui est la femme si belle qu’il ne cesse de voir en songe. Kent Steele, 38 ans, brillant professeur d’Histoire de l’Europe à l’Université de Columbia, mène une vie paisible dans une banlieue de New York avec ses deux filles adolescentes. Tout va changer quand, un soir vers minuit, il entend frapper à sa porte. Il est alors enlevé

par trois terroristes et se retrouve dans un avion qui traverse l'océan, pour être finalement interrogé dans un sous-sol parisien. Ils sont convaincus que Kent est l'espion le plus mortel que la CIA ait connu. Il est persuadé qu'ils se sont trompés de personne. Est-ce vraiment le cas ? Victime d'une conspiration à son sujet, avec des adversaires aussi intelligents que lui et un assassin à ses trousses, le cruel jeu du chat et de la souris va mener Kent sur une pente glissante qui pourrait bien le ramener à Langley où l'attend une révélation choc sur sa propre identité. L'AGENT ZÉRO est un thriller d'espionnage qui vous fera tourner les pages, encore et encore, jusque tard dans la nuit. L'un des meilleurs thrillers que j'ai lus cette année. Books and Movie Reviews (à propos de Tous Les Moyens Nécessaires) Jack Mars est également l'auteur de la série best-seller de thrillers LUKE STONE (7 volumes), qui commence par Tous Les Moyens Nécessaires (Volume #1), téléchargeable gratuitement, avec plus de 800 avis cinq étoiles!

Содержание

CHAPITRE UN	9
CHAPITRE DEUX	29
CHAPITRE TROIS	45
CHAPITRE QUATRE	61
CHAPITRE CINQ	81
CHAPITRE SIX	92
CHAPITRE SEPT	103
CHAPITRE HUIT	119
Конец ознакомительного фрагмента.	131

L'AGENT ZÉRO

(THRILLER D'ESPIONNAGE L'AGENT ZÉRO—
VOLUME 1)

JACK MARS

Jack Mars

Jack Mars est actuellement l'auteur best-seller aux USA de la série de thrillers LUKE STONE, qui contient sept volumes. Il a également écrit la nouvelle série préquel FORGING OF LUKE STONE, ainsi que la série de thrillers d'espionnage L'AGENT ZÉRO.

Jack adore avoir vos avis, donc n'hésitez pas à vous rendre sur www.Jackmarsauthor.com afin d'ajouter votre mail à la liste pour recevoir un livre offert, ainsi que des invitations à des concours gratuits. Suivez l'auteur sur Facebook et Twitter pour rester en contact !

Copyright © 2019 par Jack Mars. Tous droits réservés. À l'exclusion de ce qui est autorisé par l'U.S. Copyright Act de 1976, aucune partie de cette publication ne peut être reproduite, distribuée ou transmise sous toute forme que ce soit ou par aucun moyen, ni conservée dans une base de données ou un système de récupération, sans l'autorisation préalable de l'auteur. Ce livre numérique est prévu uniquement pour votre plaisir personnel. Ce livre numérique ne peut pas être revendu ou offert à d'autres personnes. Si vous voulez partager ce livre avec

quelqu'un d'autre, veuillez acheter un exemplaire supplémentaire pour chaque destinataire. Si vous lisez ce livre sans l'avoir acheté, ou qu'il n'a pas été acheté uniquement pour votre propre usage, alors veuillez le rendre et acheter votre propre exemplaire. Merci de respecter le dur labeur de cet auteur. Il s'agit d'une œuvre de fiction. Les noms, personnages, entreprises, organismes, lieux, événements et incidents sont tous le produit de l'imagination de l'auteur et sont utilisés de manière fictive. Toute ressemblance avec des personnes réelles, vivantes ou décédées, n'est que pure coïncidence.

Image de couverture : Copyright GlebSStock, utilisée sous licence à partir de Shutterstock.com.

LIVRES DE JACK MARS

SÉRIE DE THRILLERS LUKE STONE

TOUS LES MOYENS NÉCESSAIRES (Volume #1)

SÉRIE D'ESPIONNAGE L'AGENT ZÉRO

L'AGENT ZÉRO (Volume #1)

LA CIBLE ZÉRO (Volume #2)

LA TRAQUE ZÉRO (Volume #3)

LE PIÈGE ZÉRO (Volume #4)

LE FICHER ZÉRO (Volume #5)

LE SOUVENIR ZÉRO (Volume #6)

CONTENU

[CHAPITRE UN](#)

[CHAPITRE DEUX](#)

CHAPITRE TROIS

CHAPITRE QUATRE

CHAPITRE CINQ

CHAPITRE SIX

CHAPITRE SEPT

CHAPITRE HUIT

CHAPITRE NEUF

CHAPITRE DIX

CHAPITRE ONZE

CHAPITRE DOUZE

CHAPITRE TREIZE

CHAPITRE QUATORZE

CHAPITRE QUINZE

CHAPITRE SEIZE

CHAPITRE DIX-SEPT

CHAPITRE DIX-HUIT

CHAPITRE DIX-NEUF

CHAPTER VINGT

CHAPITRE VINGT-ET-UN

CHAPITRE VINGT-DEUX

CHAPITRE VINGT-TROIS

CHAPITRE VINGT-QUATRE

CHAPTITRE VINGT-CINQ

CHAPITRE VINGT-SIX

CHAPITRE VINGT-SEPT

CHAPITRE VINGT-HUIT

CHAPITRE VINGT-NEUF

CHAPITRE TRENTE

CHAPITRE TRENTE-ET-UN

CHAPITRE TRENTE-DEUX

CHAPITRE TRENTE-TROIS

CHAPITRE TRENTE-QUATRE

CHAPITRE TRENTE-CINQ

CHAPITRE TRENTE-SIX

CHAPITRE TRENTE-SEPT

CHAPITRE TRENTE-HUIT

ÉPILOGUE

“La vie des morts consiste à survivre dans l’esprit des vivants.”

—Cicéron

CHAPITRE UN

Le premier cours de la journée était toujours le plus difficile. Les étudiants s’amassaient dans l’amphithéâtre de l’Université de Columbia comme des zombies désœuvrés aux yeux mornes, leurs sens alanguis par leurs sessions de révisions nocturnes, leur gueule de bois, voire même un mélange des deux. Ils portaient des pantalons de survêtement et les tee-shirts de la veille. En main, ils tenaient des tasses en polystyrène contenant du moka au soja, du café blond artisanal ou toute autre boisson à la mode que buvaient les jeunes actuellement.

Le boulot du professeur Reid Lawson était d’enseigner, bien sûr, mais on lui reconnaissait également la capacité de stimulant matinal : un bon complément à la caféine. Lawson leur laissa un moment pour prendre place et s’installer confortablement sur leurs sièges, pendant qu’il enlevait son blouson en tweed et le passait par-dessus sa chaise.

“Bonjour à tous,” dit-il bruyamment. Cette annonce prit de court plusieurs étudiants qui levèrent soudain les yeux, comme s’ils n’avaient pas réalisé qu’ils avaient atterri dans une salle de cours. “Aujourd’hui, nous allons parler des pirates.”

Cette phrase lui valut d’attirer l’attention. Les yeux se tournèrent vers lui, clignant à cause du manque de sommeil, essayant de déterminer s’il avait bien dit “pirates” ou pas.

“Des Caraïbes ?” plaisanta un étudiant au premier rang.

“De la Méditerranée en fait,” corrigea Lawson. Il se mit à marcher lentement, mains jointes derrière son dos. “Combien d’entre vous ont assisté aux cours du professeur Truitt sur les anciens empires ?” Environ un tiers de la classe leva la main. “Bien. Alors vous savez que l’Empire Ottoman fut une puissance mondiale majeure pendant, oh, disons près de six cents ans. Ce que vous ne savez peut-être pas, c’est que les corsaires ottomans, plus familièrement appelés les pirates barbares, ont sillonné presque toute la Méditerranée pendant quasiment toute cette période, en partant des côtes du Portugal et en passant par le détroit de Gibraltar. Que pensez-vous qu’ils cherchaient ? Quelqu’un ? Je sais que vous êtes vivants dans le fond.”

“De l’argent ?” demanda une fille au troisième rang.

“Un trésor,” surenchérit l’étudiant du premier rang.

“Du rhum !” cria un étudiant dans le fond, récoltant un rire général. Reid esquissa également un sourire. Finalement, il y avait de la vie dans cette masse d’étudiants.

“Que de bonnes déductions,” dit-il. “La réponse est ‘Tout ça à la fois.’ Vous voyez, les pirates barbares prenaient principalement pour cibles les navires de marchandises européens pour les piller totalement. Je dis bien totalement : chaussures, ceintures, argent, chapeaux, marchandises, le bateau lui-même... et son équipage. On pense qu’en l’espace de deux siècles, de 1580 à 1780, les pirates barbares ont capturé et asservi plus de deux millions de personnes. Ils ramenaient tout ça dans leur royaume d’Afrique du Nord. Cela a duré des siècles. Et que croyez-vous que les nations

européennes aient fait en retour ?”

“La guerre !” cria l’étudiant du fond.

Une fille souriante à lunettes leva légèrement la main pour poser sa question, “Est-ce qu’ils ont négocié un pacte ou un traité ?”

“On pourrait dire ça comme ça,” répondit Lawson. “Les puissances d’Europe ont accepté de payer un tribut aux nations barbares, sous forme de grosses quantités d’argent et de marchandises. Je parle là du Portugal, de l’Espagne, de la France, de l’Allemagne, de l’Angleterre, de la Suède, des Pays-Bas... Ils payaient tous les pirates pour les tenir à distance de leurs bateaux. Les riches se sont encore enrichis et les pirates sont partis pour la plupart. Mais ensuite, entre la fin du dix-huitième et le début du dix-neuvième siècle, il s’est produit une chose. Un événement a entraîné la fin des pirates barbare. Quelqu’un à une idée de ce qui s’est produit ?”

Personne n’ouvrit la bouche. À sa droite, Lawson aperçut un jeune pianoter sur son téléphone.

“M. Lowell,” dit-il. L’étudiant releva la tête. “Une idée ?”

“Euh... la création des États-Unis ?”

Lawson sourit. “Est-ce que vous me posez la question ou est-ce que c’est une affirmation de votre part ? Ayez confiance en vos réponses et le reste de la classe sera au moins en mesure de penser que vous savez ce dont vous parlez.”

“La création des États-Unis,” dit-il de nouveau, d’un ton plus énergique cette fois.

“Tout à fait ! Les États-Unis furent créés. Mais, comme vous le savez, notre nation n’en était alors qu’à ses balbutiements. Les États-Unis étaient plus jeunes que la plupart d’entre vous aujourd’hui. Nous devions établir des routes commerciales avec l’Europe pour booster notre économie, mais les pirates barbares commencèrent à prendre nos bateaux. Et quand nous leur avons demandé ‘C’est quoi ce bazar, les gars ?’, ils nous ont répondu de payer un tribut. Nous venions à peine d’établir une trésorerie, si tant est qu’il y ait quelque chose dedans. Notre tirelire était vide. Alors quel choix avions-nous ? Que pouvions-nous faire ?”

“Déclarer la guerre !” cria une voix familière dans le fond de la salle.

“Exactement ! Nous n’avions pas d’autre choix que de déclarer la guerre. À l’époque, cela faisait déjà un an que la Suède se battait contre les pirates et, ensemble, entre 1801 et 1805, nous prîmes le port de Tripoli et envahîrent la ville de Derne, mettant enfin un terme au conflit.” Lawson se pencha en avant et replia ses mains face à lui, sur le rebord de son bureau. “Bien sûr, je vous passe tout un tas de détails, mais il s’agit d’un cours sur l’histoire de l’Europe, pas sur celle des États-Unis. Si vous en avez l’occasion, faites un brin de lecture à propos du Lieutenant Stephen Decatur et de l’USS Philadelphia. Mais je m’égare. Pourquoi parlions-nous des pirates au fait ?”

“Parce que les pirates sont cool ?” dit Lowell, qui avait décidé pour de bon de délaissé son téléphone.

Lawson rigola. “J’avoue que ce n’est pas faux. Mais non, il ne

s'agit pas de ça. Nous parlons des pirates parce qu'il y a, dans la Guerre de Tripoli, quelque chose que l'on a rarement vu dans les annales de l'histoire." Il se redressa d'un coup en parcourant des yeux la salle, croisant au passage le regard de plusieurs étudiants. Au mois, à présent, Lawson pouvait voir leurs yeux s'éclairer, preuve que la plupart des étudiants étaient vivants ce matin, si ce n'est attentifs. "Pendant plusieurs siècles, aucune puissance européenne ne s'était aventurée à s'opposer aux nations barbares. Il était plus facile de se contenter de payer. Et ce furent les États-Unis, alors considérés comme une simple blague pour la plupart du monde développé, qui initièrent le changement. Il fallut un acte de désespoir émanant d'une nation à l'armée ridicule et mal armée pour instaurer une transition dans la dynamique de puissance de la route commerciale qui avait le plus de valeur à l'époque. Et quelle leçon pouvons-nous en tirer ?"

"On ne rigole pas avec les États-Unis ?" proposa quelqu'un.

Lawson sourit. "Voilà, c'est ça." Il leva un doigt en l'air pour ponctuer sa phrase. "Et au-delà de ça, ce désespoir et ce cruel manque d'autre choix possibles peut, et a déjà dans l'histoire, conduit à certaines des plus grandes victoires que le monde ait pu connaître. L'histoire nous a enseigné à maintes reprises qu'il n'existe pas de régime trop puissant qui ne puisse être renversé, pas de pays trop petit ou trop faible pour faire réellement la différence." Il décocha un clin d'œil à l'assemblée. "Pensez-y la prochaine fois que vous aurez l'impression de n'être rien de plus qu'un minuscule grain de poussière dans ce monde."

À la fin du cours, on pouvait remarquer la différence notable entre les étudiants fatigués et à la traîne qui étaient entrés dans la classe et ce même groupe de jeunes en train de quitter la salle en rigolant et papotant. Une fille aux cheveux roses s'arrêta devant son bureau avec un sourire pour commenter le cours, "Chouette discours, Professeur. Pouvez-vous me rappeler le nom du lieutenant américain que vous avez mentionné ?"

"Oh, il s'agit de Stephen Decatur."

"Merci." Elle le nota avant de presser le pas pour sortir de l'amphi.

"Professeur ?"

Lawson leva les yeux. C'était l'étudiant du premier rang. "Oui, M. Garner ? Que puis-je faire pour vous ?"

"Je me disais, est-ce que je peux vous demander un service ? Je suis candidat pour un stage au Musée d'Histoire Naturelle et, euh, ce serait bien si je pouvais avoir une lettre de recommandation."

"Bien sûr, aucun souci. Mais votre spécialité n'est-elle pas l'anthropologie ?"

"Si. Mais, euh, je me disais qu'une lettre de votre part pourrait avoir un peu plus d'impact, vous voyez ? Et, euh..." Le jeune homme regarda ses pieds. "Ce cours est celui que je préfère."

"Pour l'instant, en tout cas." dit Lawson avec un sourire. "Je serai ravi de vous aider. Je vous la prépare pour demain... Oh, en fait, j'ai un rendez-vous important que je ne peux pas rater ce soir. Pour vendredi, ça vous va ?"

“Pas d’urgence. Vendredi, ce sera très bien. Merci, Professeur. À très vite !” Garner se dépêcha de quitter la salle, laissant Lawson seul.

Il parcourut du regard l’amphithéâtre désormais vide. C’était son moment favori de la journée, entre les cours... Cette satisfaction provenant du cours précédant se mêlait à l’anticipation du suivant.

Une sonnerie de téléphone retentit soudain. C’était un SMS de Maya. RDV à la maison à 17h30 ?

OK, répondit-il. J’y serai. Le “rendez-vous important” de ce soir-là était de passer une soirée à jouer chez Lawson. Il savourait ces bons moments passés avec ses deux filles.

Cool, répondit sa fille. J’ai des trucs à te dire.

Quels trucs ?

Tout à l’heure fut sa seule réponse. Il fronça les sourcils en lisant ce vague message. Soudain, il sentit que la journée allait lui paraître très longue.

*

Une fois sa journée de cours achevée, Lawson rangea ses affaires dans sa sacoche, enfila son chaud manteau d’hiver et pressa le pas vers le parking. En février, à New York, le froid était généralement mordant et, récemment, cela n’avait fait qu’empirer. Le moindre petit coup de vent était littéralement glaçant.

Il démarra sa voiture et la laissa chauffer quelques minutes, portant ses mains à sa bouche pour souffler de l’air chaud sur

ses doigts gelés. C'était le deuxième hiver qu'il passait à New York, et il ne semblait pas s'accoutumer à ce climat plus froid. En Virginie, il trouvait que quarante degrés, c'était glacial en février. Au moins, il ne neige pas, se dit-il. Un manteau d'argent.

La distance entre le campus de Columbia et son domicile n'était que de onze kilomètres, mais le trafic était dense à cette heure de la journée, et les autres usagers de la route étaient généralement énervants. Reid passait le temps grâce à des livres audio, astuce que lui avait récemment conseillée sa fille aînée. En ce moment, il écoutait *Le Nom de la Rose* d'Umberto Eco, bien qu'aujourd'hui, il entendait à peine les paroles. Il pensait au mystérieux message de Maya.

La maison de Lawson était en brique brune. C'était un petit pavillon à deux étages, typique de Riverdale, à l'extrémité nord du Bronx. Il adorait ce quartier suburbain bucolique, proche de la ville et de l'université, avec ses rues venteuses qui laissaient place au sud à un grand boulevard. Les filles l'aimaient beaucoup aussi et, si Maya était acceptée à Columbia, ou même à son école de repli à NYU, elle n'aurait pas besoin de quitter la maison.

Reid se rendit tout de suite compte que quelque chose avait changé quand il entra chez lui. Il le sentait dans l'air et, depuis le couloir, il entendit des voix chuchoter dans la cuisine. Il posa sa sacoche et retira en silence son manteau avant de se glisser sur la pointe des pieds en direction des voix.

“Mais qu'est-ce que vous trafiquez ici ?” demanda-t-il en guise de bonjour.

“Salut, Papa !” Sara, sa fille de quatorze ans, se hissait sur la pointe des pieds pour observer sa sœur aînée, Maya, en train de procéder à un rituel étrange sur un plat de cuisson en Pyrex. “On prépare le dîner !”

“Je prépare le dîner,” murmura Maya sans lever la tête. “Elle n’est que spectatrice.”

Les yeux de Reid clignèrent de surprise. “OK. J’ai quelques questions.” Il jeta un coup d’œil par-dessus l’épaule de Maya, alors qu’elle s’affairait à appliquer une sorte de laquage violacé sur une série de côtelette de porc en rang serré. “À commencer par... euh ?”

Maya n’avait toujours pas levé les yeux. “Ne me regarde pas comme ça,” dit-elle. “S’ils comptent faire de l’éducation domestique un cours obligatoire, il faut bien que ça me serve à quelque chose.” Elle finit par regarder son père avec un léger sourire. “Mais ne t’y habitue pas.”

Reid leva les mains en signe de défense. “Cela va de soi.”

Maya avait seize ans et elle était dangereusement intelligente. Elle avait clairement hérité de l’intellect de sa mère et serait déjà bachelière cette année, ayant sauté le huitième cycle. Elle possédait les cheveux noirs de Reid, un sourire pensif et un talent inné pour le dramatique. Sara, de son côté, ressemblait en tous points à Kate. Maintenant qu’elle devenait adolescente, Reid avait parfois de la peine en regardant son visage, même s’il ne le montrait jamais. Elle possédait également le tempérament fougueux de Kate. Alors que, la plupart du temps, Sara était un

véritable amour, elle explosait parfois et les retombées pouvaient s'avérer dévastatrices.

Reid observa avec étonnement les filles mettre la table et servir le dîner. “Ce repas a l'air délicieux, Maya,” dit-il.

“Oh, attends. Il manque un truc.” Elle sortit quelque chose du frigo : une bouteille brune. “La belge est ta préférée, pas vrai ?”

Les yeux de Reid devinrent suspicieux. “Comment as-tu... ?”

“Ne t'en fais pas, c'est Tatie Linda qui l'a achetée.” Elle fit sauter la capsule et versa la bière dans un verre. “C'est bon. On peut manger maintenant.”

Reid avait de la veine que Linda, la sœur de Kate, ne vive qu'à quelques minutes de là. Gagner sa vie en tant que professeur, tout en élevant deux adolescentes, aurait été tout bonnement impossible sans elle. Sa présence avait été l'une des principales motivations pour venir s'installer à New York, afin que les filles aient un modèle féminin positif auprès d'elles. (Même s'il devait bien admettre ne pas être fan de l'idée que Linda puisse acheter de la bière à son adolescente, peu importe pour qui elle était destinée.)

“Maya, c'est vraiment très bon,” s'exclama-t-il dès la première bouchée.

“Merci. C'est un laquage mexicain chipotle.”

Il s'essuya la bouche, posa sa serviette et demanda, “Bon, c'est trop beau pour être honnête. Qu'est-ce que tu as fait ?”

“Quoi ? Mais rien du tout !” s'écria-t-elle.

“Alors, qu'est-ce que tu as cassé ?”

“Je n’ai rien...”

“Tu as été renvoyée ?”

“Papa, enfin...”

Reid saisit la table à deux mains de façon totalement mélodramatique. “Oh mon Dieu, ne me dis pas que tu es enceinte. Je n’ai même pas de fusil.”

Sara explosa de rire.

“Mais tu vas arrêter à la fin ?” souffla Maya. “J’ai le droit d’être gentille, tu sais.” Ils mangèrent en silence pendant environ une minute avant qu’elle ajoute innocemment, “Mais, maintenant que tu le dis...”

“Oh, bon sang. Nous y voilà.”

Elle se râcla la gorge et dit, “J’ai une sorte de rendez-vous. Pour la Saint Valentin.”

Reid faillit s’étouffer avec sa côtelette.

Sara fit la grimace. “Je te l’avais bien dit qu’il allait devenir bizarre.”

Une fois remis de ses émotions, il leva la main. “Attends, attends, je ne suis pas bizarre. C’est juste que je ne m’attendais pas... Je ne pensais pas que tu, euh... Tu as un petit copain ?”

“Non,” s’empressa de dire Maya. Puis, elle haussa les épaules et baissa les yeux vers son assiette. “Enfin peut-être. Je ne sais pas encore. Mais, c’est un mec sympa et il veut m’emmener dîner en ville...”

“En ville,” répéta Reid.

“Oui, Papa, en ville. Et il me faut une robe. C’est un endroit

chic. Je n'ai pas grand-chose à me mettre.”

Maintes fois, Reid aurait désespérément eu besoin que Kate soit là, mais elle se serait peut-être sentie aussi dépassée que lui dans le cas présent. Il avait bien conscience que ses filles auraient des petits copains à un moment ou un autre, mais il espérait que ce ne serait pas le cas avant leurs vingt-cinq ans. C'était dans des moments pareils qu'il ressortait son acronyme parental fétiche, QDK : que dirait Kate ? En tant qu'artiste à l'esprit totalement libéré, elle gérerait certainement la situation bien différemment de lui, et il tâcha de garder ça à l'esprit.

Il devait avoir l'air particulièrement perturbé, car Maya eut un léger rire, et posa la main sur la sienne. “Tu es d'accord, Papa ? C'est juste un rencart. Il ne va rien se passer. Ce n'est pas la fin du monde.”

“Mouais,” dit-il doucement. “Tu as raison. C'est clair que ce n'est pas la fin du monde. Nous allons demander à Tante Linda si elle peut t'emmener au centre commercial ce week-end et...”

“Je préférerais que tu m'accompagnes.”

“Vraiment ?”

Elle haussa les épaules. “En fait, je ne veux pas porter quoi que ce soit que tu désapprouverais.”

Une robe, un dîner en ville et un certain garçon... ce n'était pas un truc qu'il aurait pensé devoir gérer de sitôt.

“Très bien,” dit-il. “Dans ce cas, nous irons ensemble samedi. Mais à une condition : c'est moi qui choisis le jeu ce soir.”

“Hum,” dit Maya. “Ce n'est pas rien comme contrepartie.”

Laisse-moi consulter mon associée d'abord." Maya se retourna vers sa sœur.

Sara acquiesça. "OK, c'est d'accord, tant que tu ne choisis pas Risk."

Reid prit un air moqueur. "Tu ne sais pas de quoi tu parles. Risk est le meilleur jeu qui existe."

Après le dîner, Sara lava la vaisselle, pendant que Maya préparait du chocolat chaud. Reid opta pour l'un de ses jeux préférés, Ticket to Ride, un jeu classique consistant à construire des rails de train dans tous les États-Unis. Alors qu'il préparait les cartes et les wagons en plastique, il ne put s'empêcher de penser à comment il en était arrivé là. Comment Maya avait-elle pu grandir si vite ? Ces deux dernières années, depuis le décès de Kate, il avait joué le rôle des deux parents (avec l'aide précieuse de Tante Linda). Elles avaient encore besoin de lui toutes les deux, du moins le pensait-il, mais elles iraient dans peu de temps à l'université, puis elles auraient leurs carrières à mener, et ensuite...

"Papa ?" Sara entra dans la salle à manger et s'assit en face de lui. Comme si elle pouvait lire dans son esprit, elle lui dit, "N'oublie pas que j'ai une expo d'art à l'école mercredi soir prochain. Tu seras là, pas vrai ?"

Il sourit. "Bien sûr, ma chérie. Je ne voudrais pas rater ça." Soudain, il tapa dans ses mains. "Bon ! Qui est prête à prendre sa râclée... Je veux dire, qui est prête à jouer à un jeu sympa en famille ?"

“Amène-toi, mon vieux,” cria Maya depuis la cuisine.

“Mon vieux ?” répéta Reid indigné. “J’ai trente-huit ans !”

“Je tâcherai de m’en rappeler.” Elle éclata de rire en pénétrant dans la pièce. “Oh, le jeu du train.” Son rire se transforma en léger sourire. “C’était le préféré de Maman, non ?”

“Oh... si.” Reid fronça les sourcils. “En effet.”

“Je prends les bleus !” annonça Sara en récupérant ses pièces.

“Orange,” dit Maya. “Papa, quelle couleur ? Allô, Papa ?”

“Oh.” Reid sortit de sa torpeur. “Désolé. Euh, vert.”

Maya poussa les pièces vertes vers lui. Reid s’efforça de sourire, même si son esprit était troublé.

*

Au bout de deux parties, toutes gagnées par Maya, les filles s’en allèrent au lit et Reid se retira dans son bureau, une petite pièce au premier étage, juste au-dessus de l’entrée.

Riverdale n’était pas un quartier bon marché, mais il avait semblé important pour Reid de s’assurer que ses filles soient dans un environnement sûr et agréable. Étant donné qu’il n’y avait que deux chambres, il avait revendiqué comme bureau la piaule du premier étage. Tous ses livres et ses souvenirs s’entassaient sur presque chaque centimètre carré disponible de cette pièce de 9m². Outre son bureau et un fauteuil en cuir, la seule chose encore visible était un petit tapis usé.

Il s’endormait souvent sur son fauteuil après de longues soirées à prendre des notes, préparer ses cours et relire des biographies. Il commençait d’ailleurs à avoir des problèmes de dos. Et, pour

être tout à fait honnête, il ne dormait pas mieux dans son propre lit. Même s'il avait emménagé à New York avec les filles peu après la mort de Kate, il avait toujours le lit et le matelas King Size qui avait été le leur, à lui et à Kate.

Il aurait pu penser que la douleur d'avoir perdu Kate se serait estompée à présent, du moins légèrement. Parfois, c'était temporairement le cas mais, en passant devant sa chaîne de restaurants préférée ou en tombant sur l'un de ses films favoris à la télé, cette douleur revenait au galop, aussi vive que si ça s'était passé la veille.

Si les filles ressentaient la même chose, elles ne l'exprimaient jamais en tout cas. En fait, elles parlaient souvent d'elle ouvertement, chose que Reid était encore incapable de faire.

Il y avait une photo d'elle sur l'une de ses étagères, prise au mariage d'un ami une décennie plus tôt. Quasiment tous les soirs, il retournait le cadre, sans quoi il pourrait passer la nuit entière à le regarder.

Comme le monde pouvait être incroyablement injuste. Avant, ils avaient tout : une jolie maison, des filles géniales, de belles carrières. Ils vivaient à McLean, en Virginie. Il travaillait en tant que professeur adjoint à l'université voisine George Washington. Il voyageait beaucoup pour son travail, entre les séminaires et les congrès, en tant que lecteur invité sur l'histoire de l'Europe dans des écoles du pays entier. Kate faisait partie du département restauration du Musée d'Art Américain Smithsonian. Leurs filles étaient épanouies. La vie était parfaite

Mais, comme Robert Frost l'a si bien dit, l'or n'est en rien éternel. Un après-midi d'hiver, Kate s'était évanouie au travail, du moins c'est ce qu'avaient cru ses collègues quand elle s'était sentie faible et qu'elle était tombée de sa chaise. Ils avaient appelé une ambulance, mais il était déjà trop tard. Son décès avait été constaté en arrivant à l'hôpital. Une embolie, avaient-ils dit. Un caillot sanguin avait atteint son cerveau, provoquant un accident vasculaire cérébral ischémique. Les médecins utilisent souvent des termes médicaux à peine compréhensibles dans leurs explications, comme si cela pourrait altérer le choc de la douleur.

Et le pire, c'était que Reid était en voyage quand cela s'était produit. Il était à un séminaire pour étudiants de premier cycle, à Houston au Texas, en train de faire des discours sur le Moyen Âge, quand il avait reçu le coup de fil.

C'est comme ça qu'il avait appris la mort de sa femme. Un coup de téléphone, juste devant la porte d'une salle de conférence. Puis était venu le vol de retour, les tentatives de consoler ses filles au beau milieu de sa propre douleur dévastatrice et, enfin, le déménagement à New York.

Il se leva de son fauteuil et retourna la photo. Il n'aimait pas penser à tout ça, à la fin et à l'après. Il voulait se rappeler d'elle ainsi, sur la photo, Kate dans toute sa splendeur. C'est pourquoi il avait choisi de se souvenir.

Il y avait autre chose, une chose dont il avait à peine conscience, une sorte de souvenir brumeux qui tentait de refaire surface alors qu'il regardait la photo. C'était presque comme une

sensation de déjà vu, mais pas du moment présent. C'était comme si son subconscient essayait de lui dire quelque chose.

Il revint soudain à la réalité en entendant frapper à la porte. Reid resta interdit, se demandant bien qui cela pouvait être. Il était presque minuit et les filles étaient au lit depuis deux heures déjà. On frappa de nouveau. Craignant que les filles ne se réveillent, il se hâta d'aller répondre. Après tout, il vivait dans un quartier sûr et n'avait aucune raison d'avoir peur d'ouvrir la porte, qu'il soit minuit ou non.

Ce ne fut pas le cinglant vent d'hiver qui lui glaça le sang. Il observa avec surprise les trois hommes sur le pas de sa porte. Ils étaient certainement du Moyen Orient, chacun d'entre eux ayant la peau sombre, une barbe noire et des yeux à l'intensité profonde. Ils portaient des vestes noires épaisses et des bottes. Les deux hommes flanqués de chaque côté de la porte étaient grands et maigres. Derrière eux, le troisième était large d'épaules et massif, avec un air renfrogné qui semblait ne jamais le quitter.

“Reid Lawson,” prononça le grand homme de droite. “C'est bien vous ?” Son accent paraissait iranien, mais il était léger, suggérant que cela faisait déjà quelques temps qu'il était aux États-Unis.

Reid eut la gorge sèche en remarquant, par-dessus leurs épaules, une camionnette grise stationnée au bord du trottoir, phares éteints. “Hum, je suis navré,” leur dit-il. “Vous devez faire erreur.”

Sans quitter Reid des yeux, le grand homme de droite montra

quelque chose à ses deux acolytes sur son téléphone mobile. L'homme de gauche, celui qui avait posé la question, acquiesça.

Tout à coup, l'homme massif fit un bond en avant étonnement rapide pour sa taille. Sa main charnue saisit Reid à la gorge. Reid pivota hors d'atteinte par pur réflexe, tituba en arrière et tomba presque à plat au sol. Il parvint à parer la chute de justesse, touchant le sol carrelé du bout des doigts.

Alors qu'il se redressait pour retrouver son équilibre, les trois hommes entrèrent dans la maison. Il paniqua en pensant à ses deux filles, endormies dans leurs lits, à l'étage.

Il se retourna et se mit à courir dans le couloir, déboulant dans la cuisine et contournant l'îlot central. En jetant un coup d'œil derrière lui, il vit les hommes à ses trousses. Téléphone portable, pensa-t-il, désespéré. Il était sur son bureau, à l'étage, et ses assaillants bloquaient le passage.

Il fallait qu'il les éloigne de la maison et de ses filles. À sa droite, se trouvait la porte qui donnait sur la cour. Il l'ouvrit et se remit à courir sur la passerelle. L'un des hommes l'insulta dans une langue étrangère, de l'arabe pensa-t-il, courant derrière lui. Reid sauta par-dessus la rampe de la passerelle et atterrit dans la petite cour. Une décharge douloureuse traversa sa cheville au moment où il toucha le sol, mais il l'ignora. Il contourna l'angle de la maison et s'aplatit contre la façade en brique, essayant désespérément de faire taire sa respiration haletante.

La brique était glaciale au toucher et le léger vent hivernal était coupant comme un couteau. Ses orteils étaient déjà en compote,

étant donné qu'il s'était rué hors de la maison en chaussettes. Il avait la chair de poule partout sur ses membres.

Il pouvait entendre les hommes discuter en chuchotant, leurs voix rauques et précipitées. Il compta les voix qu'il distinguait : une, deux et enfin trois. Ils étaient tous sortis de la maison. Parfait, ils n'en avaient qu'après lui, et non après les filles.

Il fallait qu'il trouve un téléphone. Mais il ne pouvait pas retourner chez lui sans mettre en danger ses filles. Il ne se voyait pas non plus aller tambouriner à la porte d'un voisin. Il se souvint qu'il y avait une borne jaune d'appel d'urgence fixée à une cabine téléphonique en bas du pâté de maisons. S'il parvenait jusqu'ici...

Il prit une profonde inspiration et sprinta pour traverser la cour sombre, osant passer ensuite dans le faisceau lumineux projeté par les lampadaires de la rue au-dessus de lui. Sa cheville le lançait en guise de protestation et le choc causé par le froid était comme des piquants s'enfonçant dans ses pieds, mais il s'efforça d'avancer aussi vite que possible.

Reid jeta un œil par-dessus son épaule. L'un des deux grands l'avait repéré. Il cria pour appeler les autres, mais il ne se mit pas à sa poursuite. Bizarre, pensa Reid, mais il n'avait pas le temps de réfléchir à la question.

Il arriva bientôt à la borne d'appel d'urgence, l'ouvrit d'un coup sec et enfonça son pouce contre le bouton rouge censé alerter les services de police locaux. Il regarda de nouveau derrière lui. Il ne voyait aucun des trois hommes.

“Allô ?” chuchota-t-il dans le combiné. “Est-ce que quelqu'un

m'entend ?" Où était la lumière ? Normalement, il devait y avoir une lumière qui s'allume quand on appuie sur le bouton rouge. Est-ce que ce truc marchait au moins ? "Je m'appelle Reid Lawson, je suis poursuivi par trois hommes, j'habite à..."

Une main puissante attrapa une poignée des cheveux courts et bruns de Reid, puis le tira en arrière. Ses mots restèrent coincés dans sa gorge, se transformant en une pauvre respiration sifflante et enrouée.

La dernière chose dont il eut conscience fut un tissu rugueux et aveuglant contre son visage : un sac sur sa tête. En même temps, on lui passa les mains derrière le dos et on le menotta. Il tenta de lutter, mais les mains puissantes le tenaient fermement, tordant presque ses poignets jusqu'à la rupture.

"Attendez !" parvint-il à crier. "S'il vous plaît..." Un impact atteint si violemment son abdomen que l'air s'échappa totalement de ses poumons. Il n'arrivait plus à respirer, et encore moins à parler. Des couleurs étourdissantes se mirent à danser devant ses yeux et il fut au bord de l'évanouissement.

Puis, il fut traîné, ses chaussettes râclant contre le pavé du trottoir. Il fut hissé dans la camionnette et la portière se referma derrière lui. Les trois hommes échangèrent quelques mots entre eux dans une langue gutturale dont le ton semblait accusateur.

"Pourquoi... ?" finit par dire Reid dans un souffle.

Il sentit la pointe d'une aiguille dans le haut de son bras, puis tout son monde s'écroula.

CHAPITRE DEUX

Aveugle. Froid. Grondant, assourdissant, bousculant, douloureux.

La première chose que Reid constata en se réveillant, c'est que tout était noir : il ne pouvait rien voir. Une odeur âcre de carburant emplissait ses narines. Il essaya de bouger ses membres lancinants, mais il avait les mains liées dans le dos. Il gela, mais il n'y avait pas de vent, juste de l'air froid, comme s'il était assis dans un frigo.

Lentement, comme si le brouillard se dissipait, les souvenirs de ce qui s'était produit affluaient dans sa mémoire. Les trois hommes du Moyen Orient. Un sac sur sa tête. Une aiguille plantée dans son bras.

Il fut pris de panique, tirant sur ses liens et agitant les jambes. La douleur lui brûlait les poignets et le métal des menottes s'enfonçait dans sa peau. Sa cheville le lançait, envoyant des ondes de choc dans sa jambe gauche. Il ressentait une pression intense au niveau des oreilles et il n'entendait rien d'autre qu'un moteur vrombissant.

Pendant une fraction de seconde, il ressentit une sensation de chute dans son estomac, conséquence d'une accélération verticale désagréable. Il se trouvait dans un avion. Et à en croire le bruit qu'il faisait, ce n'était pas un simple avion de ligne. Ce vrombissement, ce moteur extrêmement bruyant, l'odeur de

carburant... Il réalisa qu'il était certainement à bord d'un avion de marchandises.

Combien de temps était-il resté inconscient ? Qu'est-ce qu'ils lui avaient injecté ? Est-ce que les filles allaient bien ? Les filles. Des larmes embuèrent ses yeux alors qu'il espérait coûte que coûte qu'elles étaient en sécurité, que la police en avait entendu assez et que les autorités s'étaient rendues chez lui...

Il se tortilla sur son siège métallique. Malgré la douleur et l'enrouement de sa gorge, il s'aventura à ouvrir la bouche.

“B-bonjour ?” Les mots sortirent en un murmure inaudible. Il se râcla la gorge et essaya de nouveau. “Bonjour ? Il y a quelqu'un... ?” Puis, il réalisa que le bruit du moteur devait couvrir sa voix, à moins que quelqu'un soit assis juste à côté de lui. “Ohé !” tenta-t-il de crier. “S'il vous plaît... quelqu'un peut me dire ce qui...”

Une dure voix masculine lui chuchota quelque chose en arabe. Reid tressaillit. L'homme était proche, pas plus de quelques mètres.

“S'il vous plaît, dites-moi ce qui se passe,” supplia-t-il. “C'est quoi ce cirque ? Pourquoi faites-vous ça ?”

Une autre voix cria de façon menaçante en arabe, à sa droite cette fois. Reid grimaça à cette vive réprimande. Il espérait que le vrombissement de l'avion parvenait à cacher le tremblement de ses membres.

“Vous faites erreur sur la personne,” dit-il. “Qu'est-ce que vous voulez ? De l'argent ? Je n'en ai pas beaucoup, mais je

peux... Attendez !” Une grosse main se referma sur son avant-bras comme un étau et, l’instant d’après, il fut arraché à son siège. Il chancela, essayant de se mettre debout, mais les secousses de l’avion et la douleur dans sa cheville l’en empêchèrent. Ses genoux se dérochèrent et il tomba sur le flanc.

Quelque chose de dur et lourd le frappa au beau milieu de sa chute. Une douleur aux multiples ramifications envahit son torse. Il essaya de protester, mais sa voix se perdit dans un sanglot inintelligible.

Un autre coup de pied l’atteint dans le dos, puis encore un, au menton cette fois.

Malgré l’horreur de la situation, une pensée bizarre saisit Reid. Ces hommes, leurs voix, les coups : tout suggérait une vengeance personnelle. Il ne se sentait pas seulement attaqué, il se sentait carrément haï. Ces hommes étaient en colère, et cette colère était dirigée contre lui comme le faisceau d’un laser.

La douleur s’apaisa, lentement, laissant place à un engourdissement froid qui le submergeait alors qu’il était en train de s’évanouir.

*

Douleur. Desséchante, palpitante, insupportable, brûlante.

Reid se réveilla de nouveau. Les souvenirs du passé... Il ne savait même pas combien de temps cela avait duré. Il ne pouvait pas dire si c’était le jour ou la nuit, ni où il était, qu’il fasse jour ou nuit d’ailleurs. Mais les souvenirs affluèrent de nouveau, décousus comme des images uniques coupées dans une bande de

film et abandonnées ainsi, sur le sol.

Trois hommes.

La borne d'urgence.

La camionnette.

L'avion.

Et maintenant...

Reid s'efforça d'ouvrir les yeux. C'était difficile. On aurait dit que ses paupières avaient été scellées avec de la colle. Mais à travers la peau fine, il pouvait percevoir qu'une lumière vive et crue l'attendait de l'autre côté. Il en sentait la chaleur sur son visage et parvenait à voir le réseau de minuscules vaisseaux sanguins à travers ses paupières.

Il plissa les yeux. Tout ce qu'il pouvait voir, c'était la lumière impitoyable, brillante et blanche, lui brûlant la tête. Mon dieu, qu'il avait mal à la tête. Il essaya de gémir et constata, par le biais d'une dose électrique de douleur nouvelle, que sa mâchoire le faisait également souffrir. Sa langue était pâteuse et sèche, comme s'il avait la bouche pleine de pièces. Le goût du sang.

Il réalisa que ses yeux avaient eu du mal à s'ouvrir parce qu'ils étaient réellement collés. Un côté de son visage lui semblait chaud et poisseux. Le sang avait couru depuis son front jusque dans ses yeux, certainement à cause de tous les coups qu'il avait reçus jusqu'à s'évanouir dans l'avion.

En tout cas, il pouvait voir la lumière. On avait donc retiré le sac de sa tête. Qu'il s'agisse ou non d'une bonne chose restait à voir.

Alors que ses yeux tentaient de s'adapter, il essaya de nouveau de bouger les mains, en vain. Elles étaient toujours liées mais, cette fois, il ne s'agissait pas de menottes. Des cordes épaisses et rugueuses les maintenaient en place. Ses chevilles étaient également attachées aux pieds d'une chaise en bois.

Ses yeux finirent par s'habituer à la dureté de la lumière et des contours flous commencèrent à se former. Il se trouvait dans une petite pièce sans fenêtre, aux murs en béton irréguliers. Il faisait chaud et humide là-dedans, assez pour sentir de la sueur lui picoter la nuque, malgré la sensation de froid et d'engourdissement partiel de son corps.

Il ne parvenait pas à ouvrir totalement son œil droit et c'était douloureux d'essayer. Soit il avait pris un coup ici avant, soit ses ravisseurs avaient continué de le frapper alors qu'il était inconscient.

La lumière vive provenait d'une fine lampe d'examen, reposant sur un long pied à roulettes, réglée à sa hauteur et éclairant son visage. L'ampoule halogène brillait violemment. S'il y avait quoi que ce soit au-delà de cette lampe, il ne pouvait pas le voir.

Il tressaillit quand un tintement puissant résonna dans toute la petite pièce : le bruit d'un verrou métallique que l'on fait sauter. Les charnières couinèrent, mais Reid ne voyait pas la porte. Elle se ferma de nouveau dans un bruit dissonant.

Une silhouette barra la lumière, le baignant d'ombre, alors qu'elle se trouvait debout devant lui. Il tremblait, n'osant pas lever

les yeux.

“Qui êtes-vous ?” La voix était masculine, légèrement plus aiguë que celle des précédents ravisseurs, mais toujours fortement marquée par un accent du Moyen Orient.

Reid ouvrit la bouche pour parler, pour leur dire qu’il n’était rien de plus qu’un professeur d’histoire, qu’ils faisaient erreur sur la personne, mais il lui revint rapidement en tête que, la dernière fois qu’il avait essayé de le faire, il avait reçu des coups de pied en retour. À la place, un petit gémissement s’échappa de ses lèvres.

L’homme soupira et s’éloigna de la lumière. Quelque chose crissa contre le sol en béton : les pieds d’une chaise. L’homme ajusta la lampe afin que son faisceau s’éloigne légèrement du visage de Reid, puis il s’assit sur la chaise, face à lui, si près que leurs genoux pouvaient presque se toucher.

Reid leva lentement les yeux. L’homme était jeune, trente ans tout au plus, avec la peau foncée et une barbe noire proprement rasée. Il portait des lunettes rondes en métal et un kufi blanc, sorte de casquette ronde sans visière.

L’espoir envahit Reid. Ce jeune homme semblait être un intellectuel, totalement différent des sauvages qui l’avaient attaqué et enlevé. Peut-être pourrait-il négocier avec cet homme. Peut-être que c’était lui le chef...

“On va commencer par quelque chose de simple,” dit l’homme. Sa voix était douce et posée, typiquement le ton qu’un psychologue pourrait employer avec un patient. “Comment vous appelez-vous ?”

“L... Lawson.” Sa voix bégaya dès la première tentative. Il toussa, et fut un peu alarmé en voyant des taches de sang au sol. L’homme qui lui faisait face lui essuya le nez avec dégoût. “Je m’appelle... Reid Lawson.” Pourquoi est-ce qu’ils lui demandaient encore son nom ? Il le leur avait déjà dit. Avait-il fait involontairement du tort à quelqu’un ?

L’homme soupira lentement et il sentit son souffle sur son nez. Il posa ses coudes contre ses genoux et se pencha en avant, baissant un peu plus le ton de sa voix. “Il y a beaucoup de gens qui voudraient être dans cette pièce à l’heure actuelle. Heureusement pour vous, il n’y a que vous et moi. Toutefois, si vous n’êtes pas honnête avec moi, je n’aurai pas d’autre choix que d’inviter... d’autres personnes. Et elles ne sont pas aussi compréhensives que moi.” Il se redressa sur sa chaise. “Donc, je vous le demande à nouveau. Quel... est... votre... nom ?”

Comment pouvait-il le convaincre qu’il était bien qui il disait être ? Le cœur de Reid s’emballa quand la dure réalité le frappa comme un coup porté à la tête. Il allait certainement mourir dans cette pièce. “Je vous dis la vérité !” insista-t-il. Soudain, un flot de paroles sortit de sa bouche, comme si un barrage venait de rompre. “Je m’appelle Reid Lawson. S’il vous plait, dites-moi pourquoi je suis ici. Je ne sais pas ce qui se passe et je n’ai rien fait du tout...”

L’homme frappa violemment Reid à la bouche d’un revers de la main. Sa tête en fut fortement secouée. Il émit un gémissement alors que la douleur rayonnait à travers sa lèvre fraîchement

fendue.

“Votre nom.” L’homme essuya le sang sur la chevalière en or qu’il portait à la main.

“Je... Je vous l’ai dit,” balbutia-t-il. “M-mon nom est Lawson.” Il étouffa un sanglot. “Je vous en prie.”

Il osa lever les yeux. Son interrogateur l’observait, impassible et froid. “Votre nom.”

“Reid Lawson !” Reid sentit la chaleur envahir son visage alors que la douleur se changeait en colère. Il ne savait pas ce qu’il pouvait dire d’autre, ni ce qu’il voulait qu’il dise. “Lawson ! C’est Lawson ! Vous pouvez vérifier mon... mon...” Non, ils ne pouvaient pas vérifier son identité. Il n’avait même pas son porte-monnaie sur lui quand le trio de musulmans l’avait embarqué.

Son interrogateur fit non de la tête, avant d’enfoncer son poing osseux dans le plexus de Reid. Une nouvelle fois, l’air sortit complètement de ses poumons. Pendant une longue minute, Reid fut incapable de respirer, avant d’y parvenir enfin dans un souffle haletant. Sa poitrine le brûlait vivement. De la sueur perla sur ses joues, brûlant au passage sa lèvre fendue. Sa tête pendait mollement, le menton entre les clavicules, alors qu’il tentait de combattre une vague de nausée.

“Votre nom,” répéta calmement l’interrogateur.

“Je... Je ne sais pas ce que vous voulez me faire dire,” soupira Reid. “Je ne sais pas qui vous cherchez. Mais ce n’est pas moi.” Est-ce qu’il perdait la tête ? Il était pourtant sûr de n’avoir rien fait pour mériter un tel traitement.

L'homme au kufi se pencha de nouveau en avant, relevant cette fois gentiment le menton de Reid avec ses deux doigts. Il lui tourna la tête, forçant Reid à le regarder dans les yeux. Ses fines lèvres s'étiraient en un sourire à moitié grimaçant.

“Mon ami,” dit-il, “la situation va beaucoup, beaucoup empirer avant de s'améliorer.”

Reid déglutit et sentit un goût de cuivre au fond de sa gorge. Il savait que le sang est un vomitif. L'équivalent de deux tasses le ferait vomir, et il se sentait déjà nauséeux et étourdi. “Écoutez-moi,” implora-t-il. Sa voix était tremblante et apeurée. “Les hommes qui m'ont capturé, ils sont venus au 22 Ivy Lane, chez moi. Je m'appelle Reid Lawson. Je suis professeur d'histoire européenne à l'Université de Columbia. Je suis veuf et j'ai deux filles...” Il s'arrêta net. Jusqu'ici, ses ravisseurs n'avaient donné aucun indice de leur connaissance ou non de l'existence des filles. “Si ce n'est pas ça que vous cherchez, alors je ne peux rien pour vous. Je vous en prie. C'est la vérité.”

L'interrogateur le fixa du regard un long moment, sans cligner des yeux. Puis il aboya brusquement quelque chose en arabe. Reid tressaillit en entendant le bruit soudain.

Le verrou venait de s'ouvrir à nouveau. Par-dessus l'épaule de l'homme, Reid entrevoyait à peine les contours de l'épaisse porte en train de s'ouvrir. Elle semblait faite en une sorte de métal, du fer ou de l'acier certainement.

Il réalisa que cette pièce était conçue comme une cellule de prison.

Une silhouette apparut dans l'embrasure de la porte. L'interrogateur cria quelque chose d'autre dans sa langue natale et la silhouette s'évanouit. Il décocha à Reid un sourire grimaçant. "Nous verrons bien," dit-il simplement.

Il y eut un grincement de roues, puis la silhouette réapparut, poussant cette fois un chariot en acier sur le sol bétonné de la pièce. Reid reconnut son convoyeur comme étant la brute silencieuse et puissante qui était venue chez lui, avec son éternel air renfrogné.

Sur le chariot, se trouvait une machine archaïque, un boîtier marron avec une douzaine de boutons et de cadrans, ainsi que d'épais fils noirs branchés sur un côté. De l'autre côté, s'étirait un rouleau de papier blanc avec quatre fines aiguilles appuyées dessus.

C'était un polygraphe, probablement aussi vieux que Reid lui-même. En tout cas, il s'agissait d'un détecteur de mensonges. Il poussa un soupir, à moitié soulagé. Au moins, ils allaient voir qu'il disait la vérité.

Ce qu'ils feraient de lui ensuite... Il ne voulait même pas y penser.

L'interrogateur se mit à enrouler les capteurs Velcro autour de deux des doigts de Reid, posant un brassard sur son biceps gauche et deux cordons autour de sa poitrine. Il se rassit, sortant un crayon de sa poche et se collant la gomme rose dans la bouche.

"Vous savez ce que c'est," dit-il simplement. "Vous savez comment ça marche. Si vous dites quoi que ce soit qui ne répond

pas honnêtement à mes questions, nous vous frapperons. C'est bien compris ?”

Reid acquiesça. “Oui.”

L'interrogateur enclencha le commutateur et régla les boutons de la machine. La brute renfrognée se tenait derrière son épaule, camouflant la lumière qui venait de la lampe d'examen, et regardant en direction de Reid.

Les fines aiguilles dansèrent légèrement sur le rouleau de papier blanc, laissant quatre tracés noirs. L'interrogateur gribouilla quelque chose sur la feuille avant de tourner de nouveau son regard froid vers Reid. “De quelle couleur est mon chapeau ?”

“Blanc,” répondit calmement Reid.

“De quelle espèce êtes-vous ?”

“Humaine.” L'interrogateur établissait des bases pour les questions à venir : en général, quatre ou cinq vérités connues afin de pouvoir détecter les mensonges potentiels.

“Dans quelle ville vivez-vous ?”

“New York.”

“Où êtes-vous maintenant ?”

Reid prit un ton presque moqueur. “Sur une... sur une chaise. Je ne sais pas.”

L'interrogateur inscrivait par intermittence des marques sur le papier. “Quel est votre nom ?”

Reid fit de son mieux pour garder une voix posée. “Reid Lawson.”

Les trois hommes observaient la machine. Les aiguilles continuaient de bouger, imperturbables. Il n'y avait pas de pics ou de creux significatifs dans les lignes qui se dessinaient.

“Quel est votre emploi ?” demanda l'interrogateur.

“Je suis professeur d'Histoire de l'Europe à l'Université de Columbia.”

“Depuis combien de temps êtes-vous professeur à l'université ?”

“Treize ans,” répondit Reid avec franchise. “J'ai été professeur assistant pendant cinq ans, puis professeur adjoint en Virginie pendant six années de plus. Je suis désormais professeur associé à New York depuis deux ans.”

“Êtes-vous déjà allé à Téhéran ?”

“Non.”

“Êtes-vous déjà allé à Zagreb ?”

“Non !”

“Êtes-vous déjà allé à Madrid ?”

“N—oui. Une fois, il y a quatre ans à peu près. C'était pour un congrès, je représentais l'université.”

Les aiguilles restaient stables.

“Vous voyez ?” Reid avait tellement envie de hurler qu'il luttait pour garder son calme. “Vous vous êtes trompés de personne. Je ne sais pas qui vous cherchez, mais ce n'est pas moi.”

L'interrogateur souffla par les narines, mais ce fut sa seule réaction. La brute serra ses mains devant lui, faisant ressortir ses veines sur sa peau.

“Avez-vous déjà rencontré un homme du nom de Cheikh Mustafar ?” demanda l’interrogateur.

Reid secoua la tête. “Non.”

“Il ment !” Un homme grand et maigre entra dans la pièce : l’un des deux autres hommes qui l’avaient assailli chez lui, le même qui lui avait demandé son nom en premier. Il avança à grandes enjambées, son regard hostile dirigé sur Reid. “On peut tromper cette machine. Nous le savons bien.”

“Il y aurait des signes,” répondit calmement l’interrogateur. “Un langage corporel, de la sueur, des signes vitaux... Tout laisse ici à penser qu’il dit la vérité.” Reid ne put s’empêcher de penser qu’ils parlaient en anglais pour qu’il puisse comprendre.

Le grand homme tourna les talons et commença à faire les cent pas le long de la pièce nue, murmurant de colère en arabe. “Demande-lui pour Téhéran.”

“C’est déjà fait,” répondit l’interrogateur.

Le grand homme se tourna de nouveau vers Reid, furieux. Reid retint son souffle, s’attendant de nouveau à recevoir des coups.

Au lieu de ça, l’homme reprit sa marche. Il prononça quelques mots rapides en arabe. L’interrogateur lui répondit, et la brute observa Reid avec attention.

“S’il vous plaît !” dit-il assez fort pour couvrir leur bavardage. “Je ne suis pas la personne que vous croyez. Je n’ai aucun souvenir de ce que vous me demandez...”

Le grand homme s’arrêta de parler et ses yeux s’écarquillèrent.

Il se tapa le front, avant de se remettre à parler à l'interrogateur d'un ton excité. L'homme impassible au kufi se caressait le menton.

“Possible,” dit-il en anglais. Il se leva et prit le visage de Reid à deux mains.

“Qu'est-ce qui se passe ? Que faites-vous ?” demanda Reid. Les doigts de l'homme tâtaient méticuleusement le contour de son visage à la naissance des cheveux.

“Du calme,” dit posément l'homme. Il sonda le cuir chevelu de Reid, sa nuque, ses oreilles... “Ah !” dit-il brusquement. Il appela sa cohorte qui déboula d'un coup, penchant violemment la tête de Reid d'un côté.

L'interrogateur fit courir un doigt le long de l'os mastoïdien de Reid, cette petite section d'os temporal juste derrière l'oreille. Il y avait une masse oblongue sous la peau, à peine plus grande qu'un grain de riz.

L'interrogateur aboya des ordres au grand homme, et ce dernier quitta précipitamment la pièce. Le cou de Reid le faisait souffrir à cause de l'angle peu confortable auquel sa tête était maintenue.

“Quoi ? Qu'est-ce qui se passe ?” demanda-t-il.

“Cette boule, ici,” dit l'interrogateur en passant de nouveau son doigt dessus. “C'est quoi ?”

“C'est... C'est juste un éperon osseux,” dit Reid. “Je l'ai depuis un accident de voiture, quand j'avais la vingtaine.”

Le grand homme ne tarda pas à revenir, cette fois avec un

plateau en plastique. Il le posa sur le chariot, juste à côté du détecteur de mensonges. Malgré la faible luminosité et l'angle inconfortable de sa tête, Reid put clairement voir ce qui se trouvait sur le plateau. Un nœud d'effroi lui serra l'estomac.

Sur le chariot, se trouvaient un grand nombre d'instruments métalliques acérés.

“Pourquoi tout ceci ?” On sentait la panique dans sa voix. Il se tortilla contre ses liens. “Mais, qu'est-ce que vous faites ?”

L'interrogateur donna un ordre bref à la brute. Il s'avança, et la luminosité soudaine de la lampe d'examen aveugla presque Reid.

“Attendez... Attendez !” cria-t-il. “Dites-moi au moins ce que vous voulez savoir !”

La brute s'empara de la tête de Reid avec ses grandes mains et l'agrippa fermement, le forçant à rester immobile. L'interrogateur saisit un outil : un scalpel à fine lame.

“S'il vous plait, non... Je vous en prie...” La respiration de Reid était saccadée. Il était presque en train d'hyperventiler.

“Chut,” répondit calmement l'interrogateur. “Vous allez rester tranquille. Je ne voudrais pas vous couper l'oreille. Du moins, pas par accident.”

Reid hurla alors que la lame s'enfonçait dans la peau derrière son oreille, mais la brute le maintenait immobile. Chaque muscle de ses membres se crispa.

Un étrange bruit parvint à ses oreilles : une douce mélodie. L'interrogateur chantait tranquillement en arabe, alors qu'il découpait quelque chose derrière la tête de Reid.

Il laissa tomber le scalpel sanglant sur le plateau, alors que Reid essayait péniblement de souffler entre ses dents. Puis, l'interrogateur s'empara d'une paire de pinces effilées.

“Je suis navré, mais ce n'est que le début,” murmura-t-il à l'oreille de Reid. “L'étape suivante va vraiment faire mal.”

Les pinces attrapèrent quelque chose sous la peau de Reid : était-ce son os ? Puis l'interrogateur tira dessus. Reid hurla, à l'agonie, alors qu'une douleur vive envahissait son cerveau, atteignant ses terminaisons nerveuses. Ses bras tremblaient et ses pieds cognaient contre le sol.

La douleur ne cessa d'augmenter jusqu'à ce que Reid se dise qu'il ne pourrait plus la supporter. Du sang coulait dans son oreille et ses propres cris lui semblaient être des sons lointains. Puis, la lumière de la lampe s'estompa et sa vision s'assombrit, alors qu'il glissait vers l'inconscience.

CHAPITRE TROIS

À l'âge de vingt-trois ans, Reid avait eu un accident de voiture. Le feu était passé au vert et il s'était engagé sur le croisement. Un camion pick-up avait grillé le feu et avait percuté le côté passager à l'avant. Sa tête avait heurté la vitre et il était resté inconscient quelques minutes.

Sa seule blessure avait été une fracture de l'os temporal crânien. Il s'en sortait bien : la seule preuve de l'accident était une petite excroissance derrière l'oreille. Le médecin lui avait expliqué qu'il s'agissait d'un éperon osseux.

Le truc bizarre concernant cet accident, c'était que bien qu'il se souvienne de l'événement, il ne se rappelait aucunement la douleur ressentie, ni sur le moment, ni même après d'ailleurs.

Mais il la sentait bien à présent. Alors qu'il reprenait connaissance, le petit morceau d'os derrière son oreille lui faisait souffrir le martyr. La lampe d'examen brillait de nouveau dans ses yeux. Il les plissa, puis poussa un léger gémissement. Le moindre petit mouvement de tête provoquait une nouvelle piquûre dans son cou.

Soudain, son esprit fut saisi par une constatation. La lumière vive dans ses yeux n'était pas du tout celle de la lampe.

Le soleil de l'après-midi étincelle sous un ciel bleu sans nuages. Un A-10 Warthog survole la zone, virant à droite, puis plongeant en altitude sur les toits tristes et plats de Kandahar.

La vision n'était pas claire. Elle arrivait par flashes, comme plusieurs photos fixes dans une séquence, comme regarder quelqu'un qui danse sous un stroboscope.

Tu te trouves sur le toit beige d'un immeuble à moitié détruit, un tiers du bâtiment ayant explosé. Tu cales le manche contre ton épaule, regarde dans le viseur, puis aperçois un homme en-dessous...

Reid secoua la tête et gémit une nouvelle fois. Il était dans la salle bétonnée, sous l'œil inquisiteur de la lampe d'examen. Ses doigts tremblaient et ses membres étaient froids. De la sueur coulait sur son front. Il était probablement encore sous le choc. À sa gauche, il pouvait voir que sa chemise était trempée de sang au niveau de l'épaule.

“Éperon osseux,” prononça la voix placide de l'interrogateur. Puis, il partit d'un rire sardonique. Une main fine apparut dans le champ de vision de Reid, tenant la paire de pinces effilées. Calée entre ses lames, se trouvait quelque chose de minuscule et d'argenté, mais Reid ne distinguait pas ses contours. Sa vision était floue et la pièce lui semblait tourner légèrement. “Savez-vous ce que c'est ?”

Reid secoua lentement la tête.

“J'avoue que je n'ai vu ça qu'une fois auparavant,” dit l'interrogateur. “Une puce de suppression de mémoire. C'est très utile pour les gens dans votre cas unique.” Il laissa tomber les pinces et le petit grain argenté sur le plateau en plastique.

“Non,” grommela Reid. “Impossible.” Le dernier mot sortit à

peine plus fort qu'un murmure. Suppression de mémoire ? On nageait en pleine science-fiction. Pour que ça puisse marcher, il faudrait que la totalité du système limbique du cerveau soit affectée.

Le cinquième étage du Ritz à Madrid. Tu ajustes ta cravate noire avant de mettre un grand coup de talon dans la porte, juste au-dessus de la poignée. L'homme à l'intérieur est pris par surprise. Il bondit sur ses pieds et s'empare d'un pistolet sur le bureau. Mais avant qu'il puisse le lever sur toi, tu saisis son arme et la retourne vers lui. La force fait facilement rompre son poignet...

Reid chassa cette séquence confuse de son cerveau, alors que son interrogateur prenait place dans la chaise en face de lui.

“Vous m’avez fait quelque chose,” murmura-t-il.

“Oui,” acquiesça l’interrogateur. “Nous venons de vous libérer de votre prison mentale.” Il se pencha en avant avec un petit sourire narquois, cherchant quelque chose dans les yeux de Reid. “Vous vous souvenez. C’est fascinant à observer. Vous êtes perdu. Vos pupilles sont anormalement dilatées, malgré la lumière. Qu’est-ce qui est réel, ‘Professor Lawson’ ?”

Le Cheikh. Par tous les moyens nécessaires.

“Quand notre mémoire nous fait défaut...”

Dernière cachette connue : une maison sécurisée de Téhéran.

“Qui sommes-nous ?”

Une balle fait le même bruit dans toutes les langues... Qui a dit ça ?

“Qui devenons-nous ?”

C’est toi qui as dit ça.

Reid se sentit de nouveau glisser dans le vide. L’interrogateur lui mit deux gifles, afin qu’il revienne à ce qui se passait dans la pièce. “À présent, nous pouvons nous y remettre sérieusement. Alors, je vous pose de nouveau la question. Quel... est... votre... nom ?”

Tu entres seul dans la salle d’interrogatoire. Le suspect est menotté à un anneau fixé à la table. Tu cherches dans la poche intérieure de ton veston et en sort un badge d’identification en cuir...

“Reid. Lawson.” Sa voix était hésitante. “Je suis professeur... d’histoire de l’Europe...”

L’interrogateur soupira de déception. Il fit un signe de la main à la brute renfrognée. Un lourd poing s’abattit alors contre la joue de Reid. Une de ses molaires ricocha sur le sol dans une giclée de sang frais.

Pendant un moment, il n’y eut même pas de douleur. Son visage était engourdi, palpitant sous l’impact. Puis une nouvelle agonie nébuleuse prit le dessus.

“Arggh...” Il essayait de former des mots, mais ses lèvres refusaient de bouger.

“Je vous le demande encore,” continua l’interrogateur. “Téhéran ?”

Le cheikh se terrait dans une maison sécurisée, camouflée par une usine textile abandonnée.

“Zagreb ?”

Deux iraniens, sur le point de monter dans un avion charter pour Paris, sont appréhendés sur une piste privée.

“Madrid ?”

Le cinquième étage du Ritz : une cellule dormante activée avec une bombe dans une valise. Destination présumée : la Plaza de Cibeles.

“Cheikh Mustafar ?”

Il a négocié pour garder la vie sauve. Il nous a dit tout ce qu’il savait : les noms, les lieux, les plans. Mais il en savait tellement...

“Je sais que vous vous souvenez,” reprit l’interrogateur. “Vos yeux vous trahissent... Zéro.”

Zéro. Un flash lui vint en tête : Un homme portant des lunettes de soleil aviateur et une veste de motard noire. Il est debout, à l’angle d’une rue, dans une ville européenne. Il avance parmi la foule. Personne n’en a conscience. Personne ne sait qu’il est là.

Reid tenta de nouveau de chasser les visions de son esprit. Qu’est-ce qui lui arrivait ? Les images dansaient dans sa tête comme des séquences en stop-motion, mais il refusait de reconnaître qu’il s’agisse de souvenirs. Elles étaient fausses. Implantées, en quelque sorte. Il était professeur à l’université, père de deux adolescentes, vivant dans une humble maison du Bronx...

“Dites-nous ce que vous savez de nos plans,” demanda posément l’interrogateur.

Nous ne parlons pas. Jamais.

Les mots firent écho dans la caverne de son esprit, encore et encore. Nous ne parlons pas. Jamais.

“C’est trop long !” cria le grand iranien. “Force-le.”

L’interrogateur soupira. Il tira à lui le chariot métallique, mais pas pour se tourner vers le détecteur de mensonge. Au lieu de ça, ses doigts s’attardèrent sur le plateau en plastique. “Je suis un homme patient en général,” dit-il à Reid. “Mais je dois admettre que la frustration de mes associés est assez contagieuse.” Il s’empara du scalpel sanglant, l’outil utilisé pour libérer le petit grain d’argent de sa tête, et il appuya doucement la pointe de la lame contre le jean de Reid, environ dix centimètres au-dessus du genou. “Nous voulons simplement savoir ce que vous savez. Les noms. Les dates. À qui vous avez dit ce que vous savez. L’identité des autres agents de votre camp sur le secteur.”

Morris. Reidigger. Johansson. Les noms lui traversèrent l’esprit et, avec eux, des visages qu’il n’avait jamais vus auparavant. Un homme plus jeune aux cheveux noirs et au sourire arrogant. Un gars au visage rond et à l’air sympa, vêtu d’une chemise blanche. Une femme aux cheveux blonds ondulés et aux yeux gris comme l’acier.

“Et qu’est devenu le cheikh ?”

Bizarrement, Reid savait tout à coup que le cheikh en question avait été arrêté et emmené dans un endroit tenu secret, au Maroc. Ce n’était pas une vision. Il le savait, un point c’est tout.

Nous ne parlons pas. Jamais.

Un frisson glacé traversa le dos de Reid, alors qu’il luttait pour

ne pas devenir fou.

“Dites-moi,” insista l’interrogateur.

“Je ne sais pas.” Les mots furent étranges, roulant dans sa bouche enflée. Il leva les yeux, alarmé, et vit l’autre homme lui sourire dans un rictus.

Il avait compris la demande prononcée en langue étrangère... et venait d’y répondre dans un arabe parfait.

L’interrogateur enfonça la pointe du scalpel dans la jambe de Reid. Il hurla, alors que la lame atteignait le muscle de sa cuisse. Il tenta instinctivement de retirer sa jambe, mais ses chevilles étaient attachées aux pieds de la chaise.

Il serra fort les dents, faisant presque délibérément souffrir sa mâchoire en guise de protestation. La blessure dans sa jambe lui faisait terriblement mal.

L’interrogateur sourit et inclina légèrement la tête. “Je dois admettre que vous êtes plus résistant que beaucoup d’autres, Zéro,” dit-il en anglais. “Malheureusement pour vous, je suis un professionnel.” Il tendit la main et retira lentement l’un des chaussettes crasseuses de Reid. “Je n’ai pas souvent recours à cette tactique.” Il se redressa et regarda Reid droit dans les yeux. “Voici ce qui va se passer maintenant : Je vais découper des petits morceaux de vous, puis vous les montrer un par un. Nous allons commencer par vos orteils. Ensuite, les doigts. Et après... Nous verrons où nous en sommes.” L’interrogateur se mit à genoux et appuya la lame contre le plus petit orteil de son pied droit.

“Attendez,” supplia Reid. “Attendez, je vous en prie.”

Les deux autres hommes présents dans la pièce se rapprochèrent avec intérêt pour regarder, un de chaque côté.

Désespéré, Reid toucha des doigts les cordes qui maintenaient ses poignets en place. C'était un nœud droit avec deux boucles opposées, serrées par un demi-nœud...

Un frisson énorme partit du bas de son dos jusqu'à ses épaules. Il savait. Peu importe comment, il savait, c'est tout. Il eut une intense sensation de déjà vu, comme s'il s'était déjà retrouvé dans cette situation... ou plutôt, ces visions démentes, implantées dieu sait comment dans sa tête, lui disaient que c'était le cas.

Mais, le plus important est qu'il savait quoi faire.

“Je vais tout vous dire !” haleta Reid. “Je vais vous dire ce que vous voulez savoir.”

L'interrogateur leva les yeux. “Ah oui ? Parfait. Toutefois, je vais d'abord vous retirer cet orteil. Je ne voudrais pas que vous pensiez que je bluffe.”

Derrière la chaise, Reid attrapa son pouce gauche de la main droite. Il retint son souffle et le secoua vivement. Il sentit le craquement alors que son pouce se disloquait. Il s'attendait à subir une douleur vive et intense, mais il ne ressentit rien de plus qu'une palpitation sourde.

Il réalisa de nouveau quelque chose : ce n'était pas la première fois que ça lui arrivait.

Il hurla, alors que l'interrogateur était en train de trancher la peau de son orteil. Avec son pouce désormais à l'opposé de son angle normal, il fit glisser sa main pour la libérer de ses liens.

Une fois cette boucle ouverte, l'autre céda aussi.

Il avait les mains libres, mais ne savait pas quoi en faire.

L'interrogateur leva les yeux et son front se plissa de confusion. "Qu'est-ce... ?"

Mais il ne put prononcer un mot de plus. La main droite de Reid avait surgi pour attraper le premier instrument à sa portée sur le plateau : un couteau chirurgical à manche noir. Alors que l'interrogateur tentait de se relever, Reid lui planta son couteau dans le cou, la lame lui tranchant la carotide.

L'homme porta ses deux mains à sa gorge. Le sang s'insinuait entre ses doigts alors qu'il s'écroulait au sol, les yeux écarquillés.

La grosse brute rugit de fureur en se jetant en avant. Il enroula ses mains massives autour de la gorge de Reid et serra fort. Reid essayait de trouver une solution, mais la peur le paralysait.

Ce dont il se souvint ensuite, c'est d'avoir levé de nouveau le couteau et de l'avoir enfoncé à l'intérieur du poignet de la brute. Il fit pivoter ses épaules en poussant, et tailla un boulevard dans toute la longueur de l'avant-bras de l'homme. La brute poussa un cri avant de s'effondrer au sol, serrant sa grave blessure.

L'homme grand et maigre observait la scène, incrédule. Tout comme avant, dans la rue face à la maison de Reid, il semblait hésiter à s'approcher de lui. Au lieu de ça, il se rua sur le plateau en plastique pour s'emparer d'une arme. Il attrapa une lame courbe pour l'enfoncer directement dans la poitrine de Reid.

Reid se jeta en arrière de tout son poids, emportant la chaise et évitant de justesse le couteau. Il tira en même temps sur ses

pieds de toutes ses forces pour les écarter. Quand la chaise heurta le sol en béton, ses pieds cédèrent de l'assise, libérant les liens. Reid se releva en tremblant, les jambes fébriles.

Le grand homme appela à l'aide en arabe, puis se mit à fendre l'air avec son couteau dans de larges mouvements de part et d'autre pour maintenir Reid éloigné. Reid garda ses distances, regardant la lame osciller de façon hypnotique. L'homme balançait son bras à droite, et Reid bondit, emprisonnant le bras et le couteau entre ses mains. Ce mouvement les poussa en avant et, alors que l'iranien basculait, Reid pivota et trancha net dans l'artère fémorale à l'arrière de sa cuisse. Il planta un pied et fit balancer le couteau dans l'autre sens, transperçant la jugulaire.

Il n'aurait su dire comment, mais il savait qu'il ne restait que quarante-sept secondes à vivre pour l'homme atteint.

On entendait des bruits de pas marteler un escalier non loin de là. Les doigts tremblants, Reid se précipita vers la porte ouverte et se plaqua contre un côté. La première chose qu'il vit à travers fut un pistolet, qu'il identifia immédiatement comme un Beretta 92 FS, puis un bras suivi d'un torse. Reid pivota, attrapa l'arme dans le creux de son coude et enfonça le couteau chirurgical sur le côté, entre deux côtes. La lame transperça le cœur de l'homme. Un cri d'agonie sortit de sa bouche, alors qu'il glissait sur le sol.

Ensuite, ce fut le silence complet.

Reid recula d'un pas. Il avait beaucoup de mal à respirer.

“Oh mon dieu,” souffla-t-il. “Oh mon dieu.”

Il venait juste de tuer, ou plutôt assassiner quatre hommes en

l'espace de quelques secondes. Et le pire, c'est qu'il avait agi par pur réflexe, comme on se rappelle comment faire du vélo. Ou de se mettre soudain à parler en arabe. Ou encore de connaître le destin du cheikh.

Il était professeur. Il avait des souvenirs. Il avait des enfants. Une carrière. Mais son corps savait clairement comment se battre, même si lui n'en avait pas conscience. Il avait su comment se défaire de ses liens. Il avait su où porter un coup fatal.

“Qu'est-ce qui m'arrive ?” dit-il dans un soupir.

Il se cacha les yeux un instant, alors qu'une vague de nausée déferlait sur lui. Il avait du sang sur les mains, littéralement. Du sang sur sa chemise. Alors que l'adrénaline s'estompait un peu, les courbatures gagnèrent ses membres restés immobiles trop longtemps. Sa cheville le lançait encore pour avoir sauté de la passerelle. On lui avait poignardé la jambe. Il avait une blessure ouverte derrière l'oreille.

Il n'osait même pas penser de quoi son visage avait l'air.

Va-t'en, lui hurla son cerveau. D'autres pourraient venir.

“OK,” prononça Reid à haute voix, comme s'il répondait à quelqu'un d'autre dans la pièce. Il essaya de calmer au mieux sa respiration et balaya les alentours du regard. Ses yeux tombèrent sur certains détails comme le Beretta, un bloc rectangulaire dans la poche de l'interrogateur, ou encore une marque étrange dans le cou de la brute.

Il s'agenouilla près de ce dernier pour observer la cicatrice. Elle se trouvait près de la ligne de sa mâchoire, partiellement

camouflée par sa barbe, pas plus grosse qu'une pièce de dix centimes. On aurait dit une sorte de brûlure, marquée au fer sur la peau, similaire à un hiéroglyphe ou à une lettre dans un alphabet différent. Mais il ne la reconnut pas. Reid l'examina pendant plusieurs secondes pour la fixer dans sa mémoire.

Puis il se mit à fouiller dans la poche de l'interrogateur mort et en sortit un vieux téléphone portable. Sûrement un mobile prépayé, lui indiqua son cerveau. Dans la poche arrière du grand homme, il trouva un bout de papier froissé, dont un coin était recouvert de sang. Griffonnée dans une écriture presque illisible, se trouvait une longue série de chiffres commençant par 963 : le code pays pour passer un appel international en Syrie.

Aucun des hommes n'avait de papiers d'identité sur lui, mais celui qui avait voulu lui tirer dessus possédait un portefeuille rempli de billets en euros dont le montant s'élevait facilement à quelques milliers. Reid s'en empara également, avant de finir par prendre le Beretta. Le poids du pistolet dans ses mains lui parut naturel. Calibre neuf millimètres. Chargeur 15 coups. Canon cent-vingt-cinq millimètres.

Ses mains expertes éjectèrent le chargeur dans un mouvement fluide, comme si quelqu'un d'autre les contrôlait. Treize coups. Il le remit en place et enclencha le cran de sûreté.

Puis, il s'éloigna de cet enfer.

Au-delà de la porte épaisse en acier, se trouvait un couloir sombre s'achevant par un escalier qui montait. En haut de celui-ci, on pouvait voir qu'il faisait jour. Reid grimpa les marches avec

précaution, pistolet en avant, mais il n'entendit aucun bruit. L'air devenait plus frais au fur et à mesure de son ascension.

Il se retrouva dans une petite cuisine miteuse, la peinture s'écaillant sur les murs et les plats sales formant une haute pile dans l'évier. Les vitres étaient translucides, elles avaient été enduites de graisse. Dans l'angle, le radiateur était froid au toucher.

Reid visita le reste de la petite maison. Il n'y avait personne d'autre que les quatre hommes morts dans la cellule. La seule salle de bains était dans un état encore pire que la cuisine, mais Reid y dénicha un vieux kit de premiers secours. Il n'osa même pas se regarder dans le miroir, alors qu'il tentait de laver autant de sang que possible sur son visage et son cou. De la tête aux pieds, tout lui faisait mal, ou le brûlait. Le minuscule tube d'antiseptique était périmé depuis trois ans déjà, mais il l'utilisa quand même, grimaçant en collant les pansements sur ses plaies ouvertes.

Puis, il s'assit sur les toilettes et prit sa tête dans ses mains, s'accordant un court moment de répit pour se remettre de ses émotions. Tu pourrais partir, se dit-il. Tu as de l'argent. Va à l'aéroport. Non, tu n'as pas de passeport. Va à l'ambassade. Ou trouve un consulat. Mais...

Mais il venait juste de tuer quatre hommes, et son propre sang se trouvait partout dans la pièce. En outre, il y avait un autre problème encore plus évident.

“Je ne sais pas qui je suis,” dit-il à haute voix.

Ces flashes, ces visions qui assaillaient son esprit, venaient de

sa propre perspective. De son point de vue. Mais il n'avait jamais, n'aurait jamais rien fait de tel. Suppression de mémoire, avait dit l'interrogateur. Est-ce que c'était possible au moins ? Il repensa à ses filles. Est-ce qu'elles allaient bien ? Avaient-elles peur ? Étaient-elles... ses ?

Cette idée l'angoissa au plus profond de son être. Et si, en quelque sorte, ce qu'il croyait être réel ne l'était pas du tout ?

Non, se dit-il catégoriquement. Elles étaient ses filles. Il avait assisté à leur naissance. Il les avait élevées. Aucune de ces visions bizarres et intrusives ne pourraient le contredire. Et il fallait qu'il trouve un moyen de les contacter, de s'assurer qu'elles allaient bien C'était sa première priorité. Il ne pouvait en aucun cas utiliser le téléphone prépayé pour contacter sa famille : il ne savait pas s'il était tracé ou si quelqu'un pourrait écouter la conversation.

Il se rappela tout à coup le bout de papier avec le numéro de téléphone dessus. Il se leva pour le sortir de sa poche. Le papier taché de sang lui sauta aux yeux. Il ne savait pas ce dont il retournait, ni pourquoi ils croyaient qu'il était quelqu'un d'autre que celui qu'il leur disait être, mais une lueur d'urgence affluait à la surface de son subconscient, lui disant qu'il était à présent totalement impliqué dans quelque chose de bien plus important que lui.

D'une main tremblante, il composa le numéro sur le téléphone prépayé.

Une voix masculine bourrue répondit à la deuxième sonnerie.

“C’est fait ?” demanda-t-il en arabe.

“Oui,” répondit Reid. Il essayait du mieux possible de masquer sa voix et de simuler un accent.

“Vous avez l’information ?”

“Mmm.”

La voix garda le silence un long moment. Le cœur de Reid battait à tout rompre. Avaient-ils compris qu’il n’était pas l’interrogateur ?

“187 Rue de Stalingrad,” finit par dire l’homme. “Vingt heure.” Puis, il raccrocha.

Reid raccrocha à son tour et prit une profonde inspiration. Rue de Stalingrad ? pensa-t-il. En France ?

Il ne savait pas encore ce qu’il allait faire. C’était comme si son esprit venait de briser un mur pour découvrir une toute autre pièce de l’autre côté. Il ne pouvait pas rentrer chez lui sans savoir ce qui était en train de lui arriver. Et quand bien même, combien de temps mettraient-ils pour les retrouver, les filles et lui ? Il n’avait qu’une seule piste. Il devait la suivre.

Il sortit de la petite maison et se retrouva dans une allée étroite qui s’ouvrait sur une voie du nom de Rue Marceau. Il sut immédiatement où il était : un faubourg de Paris, à quelques mètres de la Seine. Il eut presque envie de rir. Il aurait cru s’aventurer dans les rues d’une ville du Moyen Orient, dévastée par la guerre. Au lieu de ça, il s’avançait vers un boulevard bordé de boutiques et d’une rangée de maisons, avec des passants qui vauaient paisiblement à leurs occupations, sous la fraîche brise

de ce mois de février.

Il fourra le pistolet dans la ceinture de son jean et s'engagea sur le boulevard, se fondant dans la masse en essayant de ne pas attirer l'attention sur sa chemise tachée de sang, sur ses pansements, ni sur ses contusions voyantes. Il serra ses bras le long de son corps : il allait avoir besoin de nouveaux habits, d'une veste et de quelque chose de plus chaud qu'une simple chemise.

Il devait s'assurer que ses filles allaient bien.

Ensuite, il obtiendrait des réponses.

CHAPITRE QUATRE

Marcher dans les rues de Paris donnait l'impression d'être dans un rêve, mais pas dans le sens d'une attente ou d'un désir comblé. Reid arriva à l'intersection entre la Rue de Berri et l'Avenue des Champs-Élysées, toujours très touristique malgré le temps frais. On apercevait l'Arc de Triomphe plus loin, au nord-ouest, épice centre de la Place Charles de Gaulle, mais sa grandeur se perdait pour Reid. Une nouvelle vision était en train de traverser son esprit.

Je suis déjà venu ici. Je me suis tenu pile à cet endroit et j'ai levé les yeux vers ce panneau de signalisation. Je portais un jean et un blouson de motard noir, les couleurs du paysage étaient altérées par mes verres solaires polarisés...

Il tourna à droite. Il n'était pas sûr de ce qu'il allait trouver ainsi, mais il avait l'intime conviction qu'il le saurait en le voyant. C'était une sensation incroyablement bizarre de ne pas savoir où il allait jusqu'à ce qu'il y soit.

C'était comme si chaque nouvelle vision apportait des vignettes de souvenirs vagues, chacune étant déconnectée de la suivante, tout en étant pourtant congruentes. Il savait que le café du coin servait le meilleur pastis qu'il ait jamais goûté. La douce odeur des palmiers provenant de la pâtisserie de l'autre côté de la rue lui donnait l'eau à la bouche. Il n'avait jamais goûté aux palmiers auparavant, si ?

Même les sons l'ébranlaient. Les passants discutaient innocemment entre eux en se promenant sur le boulevard, jetant par moment des coups d'œil à son visage meurtri et bandé.

“Je n'aimerais pas tomber sur l'autre gars,” murmura un jeune français à sa petite amie. Ils se mirent à rire tous les deux.

OK, pas de panique, pensa Reid. Apparemment, tu connais l'arabe et le français. La seule autre langue que parlait le Professeur Lawson, c'était l'allemand, même s'il avait aussi quelques notions d'espagnol.

Il y avait également autre chose, quelque chose de difficile à définir. Cachée sous ses nerfs agités et son envie de fuir, de rentrer chez lui et de se cacher quelque part, se trouvait une réserve froide comme l'acier. C'était comme si la main puissante d'un frère aîné était posée sur son épaule et qu'une voix au fond de sa tête lui disait, Du calme. Tu connais tout ça.

Tandis que cette voix lointaine lui murmurait doucement à l'esprit, sa principale pensée était pour ses filles et leur sécurité. Où étaient-elles ? Qu'est-ce qu'elles étaient en train de penser ? Est-ce qu'elles croyaient maintenant avoir perdu leurs deux parents ?

Il n'avait jamais cessé de penser à elle. Alors même qu'il était tabassé dans la sordide cellule du sous-sol, même quand ses visions flash s'insinuaient dans son esprit, il avait pensé aux filles, et en particulier à cette dernière question. Qu'est-ce qui allait leur arriver s'il mourrait dans ce sous-sol ? Ou s'il mourrait à cause des choses très imprudentes qu'il était sur le point de faire ?

Mais, il devait savoir. Il devait y aller quoi qu'il en coûte.

Toutefois, il lui fallait d'abord acheter une veste, et pas seulement pour couvrir sa chemise maculée de sang. Les températures approchaient des quinze degrés en ce mois de février, mais il faisait encore trop frais pour ne porter qu'une chemise. Le boulevard agissait comme un tunnel venteux et la brise était vive. Il entra dans la première boutique de vêtements et choisit le premier blouson qui lui tapa dans l'œil, un bomber en cuir marron foncé avec une doublure polaire. Bizarre, se dit-il. Il n'aurait jamais choisi une telle veste auparavant, avec son amour pour le tweed et le tissu écossais, mais il était attiré par celle-ci.

Le bomber coûtait deux-cent-quarante euros. Peu importe, il avait plein d'argent. Il choisit également une nouvelle chemise, un tee-shirt gris ardoise, un jean et des bottines marron de bonne qualité. Il amena ses emplettes au comptoir et paya cash.

Il y avait une empreinte de sang laissée par un pouce sur l'un des billets. Le vendeur aux lèvres fines fit semblant de ne pas le voir. Un flash stroboscopique passa dans son esprit...

“Un mec entre dans une station-service, couvert de sang. Il paie son carburant et tourne les talons pour s'en aller. Le caissier, perplexe, le rappelle, ‘Hé, mec, tout va bien ?’ Le gars sourit. ‘Oh... ouais, je vais bien. Ce n'est pas mon sang.’”

Je n'avais jamais entendu cette blague avant.

“Est-ce que je peux utiliser la cabine d'essayage ?” demanda Reid en français.

Le vendeur pointa du doigt l'arrière du magasin. Il n'avait pas

prononcé un seul mot de toute la transaction.

Avant de se changer, Reid s'examina pour la première fois dans un miroir propre. Bon sang, il avait une sale gueule. Son œil droit était fortement gonflé et du sang tachait les bandages. Il fallait qu'il trouve une pharmacie pour acheter un kit de premier secours digne de ce nom. Il fit glisser son jean, crasseux et légèrement ensanglanté au niveau de sa cuisse blessée, en grimaçant de douleur. Quelque chose le surprit en tombant au sol. C'était le Beretta. Il avait presque oublié qu'il l'avait.

Le pistolet était plus lourd qu'il ne l'aurait imaginé. Neuf-cent-quarante-cinq grammes, non chargé, savait-il. Le tenir en main était comme embrasser une ancienne maîtresse, familier et étranger à la fois. Il le posa pour finir de se changer, fourra ses anciens vêtements dans le sac de shopping, et remit le pistolet dans la ceinture de son nouveau jean, au creux de son dos.

Une fois de retour sur le boulevard, Reid garda la tête basse et marcha d'un pas rapide, ne quittant pas des yeux le trottoir. Il n'avait pas besoin que d'autres visions viennent le distraire pour le moment. Il jeta le sac contenant ses anciens vêtements dans une poubelle à l'angle d'une rue, sans même cesser de marcher.

“Oh ! Excusez-moi,” dit-il alors que son épaule venait de heurter violemment une passante vêtue d'un tailleur. Elle le fusilla du regard. “C'est ça, désolé.” Elle soupira dans un souffle avant de s'éloigner. Il fourra ses mains dans les poches de son blouson, ainsi que le téléphone mobile qu'il venait de dérober dans le sac de la femme.

C'était facile. Trop facile.

Deux croisements plus loin, il s'arrêta sous l'auvent d'un grand magasin et sortit le téléphone de sa poche. Il poussa un soupir de soulagement : il avait choisi la femme d'affaires pour une raison précise, et son instinct s'avérait payant. Skype était installé sur son téléphone et son compte était associé à un numéro américain.

Il ouvrit le navigateur internet du téléphone, chercha le numéro du Pap's Deli dans le Bronx, et lança l'appel.

Une jeune voix masculine ne tarda pas à répondre. "Pap's, que puis-je faire pour vous ?"

"Ronnie ?" L'un de ses étudiants de l'année passée travaillait à mi-temps chez le traiteur préféré de Reid. "C'est le Professeur Lawson."

"Salut, Professeur !" répondit le jeune homme avec entrain. "Comment allez-vous ? Vous voulez passer commande à emporter ?"

"Non. Enfin, oui... on peut dire ça. Écoutez, j'ai vraiment besoin que vous me rendiez un gros service, Ronnie." Pap's Deli n'était qu'à six pâtés de maisons de chez lui. Quand il faisait beau, il n'hésitait pas à s'y rendre à pied pour aller chercher des sandwiches. "Vous avez Skype sur votre téléphone ?"

"Ouais ?" dit Ronnie d'une voix étonnée.

"Bien. Voici ce que j'aimerais que vous fassiez. Écrivez ce numéro..." Il demanda à son ancien étudiant de faire un saut chez lui en vitesse, de voir qui était là, si toutefois il y avait quelqu'un, puis de rappeler le numéro américain sur le téléphone.

“Professeur, est-ce que vous avez des ennuis ?”

“Non, Ronnie, je vais bien,” mentit-il. “J’ai perdu mon téléphone et une gentille dame me laisse utiliser le sien pour faire savoir à mes filles que je vais bien. Mais je n’ai que quelques minutes. Donc si vous pouviez, s’il vous plaît...”

“C’est bon, Professeur. C’est un plaisir. Je vous rappelle très vite.” Ronnie raccrocha.

En attendant, Reid fit les cent pas sous l’auvent du magasin, regardant le téléphone sans cesse pour ne pas manquer l’appel. Quand le téléphone sonna, il eut l’impression d’avoir attendu une heure, alors que seulement six minutes s’étaient écoulées.

“Allô ?” Il répondit à l’appel Skype dès la première sonnerie. “Ronnie ?”

“Reid, c’est toi ?” prononça une voix féminine agitée.

“Linda !” dit Reid dans un souffle. “Je suis content que tu sois là. Écoute, j’ai besoin de savoir...”

“Reid, qu’est-ce qui s’est passé ? Où es-tu ?” demanda-t-elle.

“Les filles, elles sont à...”

“Qu’est-ce qui s’est passé ?” insista Linda. “Les filles se sont levées ce matin, paniquées parce que tu étais parti, donc elles m’ont appelée et je suis venue immédiatement...”

“Linda, s’il te plaît,” tenta-t-il de l’interrompre, “Où sont-elles ?”

Elle parlait sans l’écouter, clairement affolée. Linda avait beaucoup de qualités, mais gérer une situation de crise n’en faisait pas partie. “Maya a dit que tu partais parfois te promener le

matin, mais que les deux portes étaient ouvertes à l'avant et à l'arrière de la maison. Du coup, elle voulait appeler la police et elle a dit que tu ne pars jamais en laissant ton téléphone à la maison. Et maintenant, voici cet employé du traiteur qui me tend ce téléphone..."

"Linda !" cria Reid brusquement. Deux hommes d'un certain âge qui passaient par là se retournèrent d'étonnement. "Où sont les filles ?"

"Elles sont ici," dit-elle, haletante. "Elles sont toutes les deux à la maison, avec moi."

"Elles n'ont rien ?"

"Non, rien du tout. Reid, qu'est-ce qui se passe ?"

"As-tu appelé la police ?"

"Pas encore, non... À la télé, ils disent toujours qu'il faut attendre vingt-quatre heures avant de signaler une disparition... Est-ce que tu as des ennuis ? D'où est-ce que tu m'appelle ? C'est le compte Skype de qui ?"

"Je ne peux pas te le dire. Contente-toi de m'écouter. Demande aux filles de faire leur valise et amène-les à l'hôtel. Pas quelque chose de proche, sors de la ville. Peut-être à Jersey..."

"Reid, de quoi ?"

"Mon portefeuille est sur mon bureau, à l'étage. N'utilise pas directement la carte de crédit. Retire des sous avec n'importe quelle carte qu'il y a dedans et utilise cet argent pour payer le séjour. Ne donne pas de date de départ."

"Reid ! Je ne ferai rien du tout tant que tu ne me diras

pas... attends une seconde.” La voix de Linda devint étouffée et distante. “Oui, c’est lui. Il va bien, je crois. Attends, Maya !”

“Papa ? Papa, c’est toi ?” Une voix différente avait pris l’appareil. “Qu’est-ce qui s’est passé ? Où es-tu ?”

“Maya ! Je, euh, j’ai eu une urgence, à la toute dernière minute. Je ne voulais pas vous réveiller...”

“Tu te moques de moi ?” Sa voix était aiguë, agitée et inquiète en même temps. “Je ne suis pas stupide, Papa. Dis-moi la vérité.”

Il soupira. “Tu as raison. Je suis désolé. Je ne peux pas te dire où je suis, Maya. Et je ne dois pas rester au téléphone trop longtemps. Fais seulement ce que ta tante te demande, OK ? Tu vas quitter la maison pour un petit moment. Ne va pas à l’école. Ne va nulle part. Ne parle pas de moi que ce soit au téléphone ou sur l’ordinateur. Tu comprends ?”

“Non, je ne comprends pas ! Est-ce que tu as des ennuis ? Doit-on appeler la police ?”

“Non, ne fais pas ça”, dit-il. “Pas encore. Laisse-moi... juste du temps pour résoudre un truc.”

Elle garda le silence un long moment. Puis, elle finit par dire, “Jure-moi que tu vas bien.”

Il grimaça.

“Papa ?”

“Ouais,” dit-il un peu trop fort. “Je vais bien. S’il te plait, fait juste ce que je te demande et va avec ta Tante Linda. Je vous aime toutes les deux. Dis-le à Sara et fais-lui un câlin de ma part. Je vous contacte aussi vite que possible...”

“Attends, attends !” dit Maya. “Comment vas-tu nous contacter si tu ne sais pas où nous sommes ?”

Il prit le temps d’y réfléchir. Il ne pouvait pas demander à Ronnie de s’impliquer encore plus là-dedans. Il ne pouvait pas non plus appeler les filles directement. Et, enfin, il ne pouvait pas risquer de savoir où elles étaient, car cela pourrait se retourner contre lui...

“Je créerai un faux compte,” dit Maya, “sous un autre nom. Tu le sauras. Je le consulterai uniquement depuis les ordinateurs de l’hôtel. Si tu as besoin de nous contacter, envoie un message.”

Reid comprit immédiatement. Il se sentit soudain très fier : elle était si intelligente et bien plus cool face à la pression qu’il ne l’aurait cru.

“Papa ?”

“Ouais,” dit-il. “C’est parfait. Prend soin de ta sœur. Je dois y aller...”

“Je t’aime,” dit Maya.

Il mit un terme à l’appel. Puis, il renifla. Elle revenait de nouveau, cette folle envie de se précipiter chez lui pour les retrouver, les garder en sécurité, emporter tout ce qu’ils pourraient et tout quitter, partir quelque part...

Il ne pouvait pas faire ça. Peu importe ce dont il s’agissait, ceux qui en avaient après lui l’avaient déjà trouvé une fois. Il avait été extrêmement chanceux qu’ils ne s’en soient pas pris à ses filles. Peut-être ne connaissaient-ils pas leur existence. La prochaine fois, s’il y en avait une, il n’aurait probablement pas autant de

chance.

Reid ouvrit le téléphone, en retira la carte SIM et la cassa en deux. Il laissa tomber les morceaux dans une grille d'égout. Reprenant sa marche dans la rue, il déposa la batterie dans une poubelle, et les deux parties du téléphone dans d'autres.

Il savait qu'il avançait en direction de la Rue de Stalingrad, même s'il n'avait aucune idée de ce qu'il ferait une fois qu'il y serait. Son cerveau lui hurlait de changer de direction, d'ailleurs n'importe où ailleurs. Pourtant, le sang-froid dans son subconscient l'exhortait à continuer.

Ses ravisseurs lui avaient demandé ce qu'il savait de leurs "plans." Les lieux à propos desquels ils l'avaient questionné (Zagreb, Madrid et Téhéran), il devait y avoir un lien entre eux et ils étaient clairement liés aussi aux hommes qui l'avaient enlevé. Quelles que soient ses visions (il refusait toujours de les reconnaître comme étant autre chose), elles étaient au courant de quelque chose qui s'était soit déjà passé, soit qui allait se produire. Mais cette connaissance, il ne la possédait pas. Plus il y réfléchissait et plus il sentait dans son esprit qu'il y avait urgence.

Non, c'était même plus fort que ça. Il lui semblait que c'était une obligation.

Ses ravisseurs lui avaient paru résolus à le tuer à petit feu pour obtenir des réponses. Et il avait la sensation que, s'il ne découvrait pas ce dont il s'agissait et ce qu'il était censé savoir, beaucoup de gens allaient mourir.

"Monsieur." Les réflexions de Reid furent stoppées par

une femme emmitouflée dans un manteau et une écharpe, lui touchant gentiment le bras. “Vous saignez,” dit-elle en anglais, montrant son propre sourcil.

“Oh. Merci.” Il toucha son sourcil droit du bout des doigts. Une petite coupure avait imbibé le pansement et une goutte de sang était en train de couler sur son visage. “Il faut que je trouve une pharmacie,” murmura-t-il.

Puis, il eut le souffle coupé en réalisant quelque chose : il y avait une pharmacie pas loin et il fallait juste descendre deux rues et en remonter une autre. Il n’était jamais rentré dedans, du moins pas à sa connaissance, à laquelle on ne pouvait pas se fier d’ailleurs. Pourtant, il le savait, tout simplement, aussi bien qu’il connaissait la route pour se rendre au Pap’s Deli.

Un frisson parcourut son dos de bas en haut. Les autres visions avaient été viscérales et s’étaient toutes manifestées par des stimuli externes : des visions, des bruits et même des odeurs. Cette fois, aucune vision n’était venue accompagner ça. Il s’agissait véritablement d’un souvenir, de la même manière qu’il avait su où tourner à chaque panneau de rue, de la même manière qu’il savait comment charger le Beretta.

Il prit une décision avant que le feu piéton ne passe au vert. Il irait au rendez-vous dans l’idée d’obtenir toutes les informations possibles. Ensuite, il déciderait quoi en faire : peut-être les donner aux autorités et laver son nom en échange pour le meurtre des quatre hommes dans le sous-sol. Les laisser procéder aux arrestations pendant qu’il rentrerait chez lui retrouver ses filles.

Une fois à la pharmacie, il acheta un petit tube de super glue, une boîte de pansements papillon, des cotons-tiges et un fond de teint correspondant le plus possible à sa carnation de peau. Il emporta ses achats dans les toilettes et en verrouilla la porte.

Il décolla les pansements qu'il s'était mis n'importe comment sur le visage, dans l'appartement, et lava les croûtes de sang de ses blessures. Sur les coupures les plus petites, il appliqua les pansements papillon. Pour les blessures plus profondes qui auraient normalement nécessité des points de suture, il rapprocha les bords de la peau et y colla une bande de super glue, sifflant entre ses dents en même temps. Puis, il retint son souffle environ trente secondes. La glue le brûlait vivement, mais la douleur diminuait au séchage. Pour finir, il étala le fond de teint sur les contours de son visage, en particulier aux endroits que ses anciens ravisseurs sadiques avaient arrangés à leur sauce. Il n'était pas possible de camoufler totalement son œil enflé et sa mâchoire tuméfiée. Mais ainsi, au moins, il y aurait moins de gens pour le regarder bizarrement dans la rue.

La totalité des opérations prit environ une demi-heure et, deux fois dans cet intervalle de temps, des clients frappèrent à la porte des toilettes (la deuxième fois, une femme hurla en français que son enfant était sur le point de se pisser dessus). Par deux fois, Reid se contenta de crier, "Occupé !"

Enfin, une fois sa tâche achevée, il s'examina de nouveau dans le miroir. Il était loin d'être parfait mais, au moins, il n'avait plus l'air d'avoir été battu dans une cellule de torture souterraine. Il

se demandait s'il aurait dû choisir un fond de teint plus sombre, quelque chose qui lui aurait donné l'air plus étranger. Est-ce que l'homme au bout du fil savait qui il allait rencontrer ? Allaient-ils le reconnaître ou reconnaître la personne qu'ils le croyaient être ? Les trois hommes qui étaient venus chez lui avaient semblé hésitants et avaient vérifié sur une photographie.

“Qu'est-ce que je fous ?” se demanda-t-il. Tu te prépares à rencontrer un dangereux criminel qui est certainement un terroriste notoire, dit une voix dans sa tête, pas cette nouvelle voix intrusive, mais sa propre voix, celle de Reid Lawson. C'était son propre bon sens qui se moquait de lui.

Puis cette personnalité sûre et affirmée, celle qui se trouvait juste en-dessous de la surface, reprit la parole. Tout ira bien, lui dit-elle. Rien que tu n'aies déjà fait avant. Sa main saisit instinctivement le manche du Beretta enfoncé à l'arrière de son jean, caché par son nouveau blouson. Tu connais tout ça.

Avant de quitter la pharmacie, il acheta quelques articles supplémentaires : une montre pas chère, une bouteille d'eau et deux barres de chocolat. Une fois de retour sur le trottoir, il dévora les deux barres chocolatées. Il ne savait pas combien de sang il avait perdu, et il voulait être sûr de faire remonter son taux de sucre. Il vida la totalité de la bouteille d'eau d'un trait, puis demanda l'heure à un passant. Il mit sa montre à l'heure et la glissa autour de son poignet.

Il était dix-huit heures trente. Il avait du temps devant lui pour se rendre en avance au rendez-vous et pour s'y préparer.

*

Il faisait presque nuit quand il arriva à l'adresse qu'on lui avait donnée au téléphone. Le coucher de soleil sur Paris projetait de longues ombres sur le boulevard. Le 187 Rue de Stalingrad était un bar du 10ème arrondissement portant le nom de Féline, un tripot de boîte de nuit aux vitres recouvertes de peinture et à la façade fissurée. Il était situé dans une rue autrement remplie de studios d'art, de restaurants indiens et de cafés bohèmes.

Reid s'arrêta, la main sur la porte. S'il entrait, il ne pourrait pas faire machine arrière. Il pouvait encore passer son chemin. Non, décida-t-il, il ne le pouvait pas. Où irait-il ? Chez lui pour qu'ils viennent de nouveau le chercher ? Et pour vivre avec ces étranges visions dans sa tête ?

Il entra à l'intérieur.

Les murs du bar étaient peints en noir et rouge, recouverts de posters des années 50 à l'effigie de silhouettes, de pin-up souriantes et de publicités pour des cigarettes. Il était trop tôt, ou peut-être trop tard, pour que l'endroit soit fréquenté. Les rares clients autour de lui parlaient à voix basse, repliés sur leur boisson en guise de protection. Un air de blues mélancolique émanait doucement d'un poste stéréo derrière le comptoir.

Reid balaya de nouveau la pièce du regard, de gauche à droite. Personne ne regardait dans sa direction et il n'y avait apparemment personne qui ressemblait aux types qui l'avaient pris en otage. Il s'installa à une petite table dans le fond de la pièce et s'assit face à la porte d'entrée. Il commanda un café, qui

arriva encore fumant presque immédiatement devant lui.

Un cinquantenaire au dos courbé se glissa au bas de son tabouret et se dirigea en boitant vers les toilettes. Le regard de Reid fut rapidement attiré par ce mouvement, détaillant l'homme de la tête aux pieds. Né à la fin des années soixante. Dysplasie à la hanche. Doigts jaunis, respiration difficile : un fumeur de cigares. Ses yeux se tournèrent vers l'autre côté du bar, sans bouger sa tête, où deux hommes à l'allure bourrue, vêtus de bleus de travail, avaient une conversation animée à voix basse à propos de sport. Des ouvriers d'usine. Celui de gauche ne dort pas assez, certainement un jeune père de famille. L'homme de droite s'est battu récemment ou, du moins, a donné un coup de poing : les jointures de ses doigts sont meurtries. Sans même s'en rendre compte, il se retrouva en train d'examiner les ourlets de leurs pantalons, leurs manches et la façon dont ils posaient leurs coudes sur la table. Quelqu'un avec une arme se protégerait, essaierait de la dissimuler, même inconsciemment.

Reid secoua la tête. Il devenait paranoïaque et ces pensées étrangères constantes ne l'aidaient pas. Mais il se souvint de la scène étrange à propos de la pharmacie, du souvenir de son emplacement rien qu'en pensant au besoin d'en trouver une au plus vite. L'académicien qui se trouvait en lui prit le dessus. Peut-être y a-t-il une leçon à tirer de tout ça ? Peut-être qu'au lieu de lutter contre ça, il faudrait accepter la chose ?

La serveuse était une jeune femme à l'air fatigué et à la crinière brune emmêlée. "Vous auriez un stylo ?" demanda-

t-il alors qu'elle passait près de lui. "Ou un crayon ?" Elle chercha dans l'enchevêtrement de ses cheveux et en sortit un stylo. "Merci."

Il étendit une serviette en papier devant lui et posa la pointe du stylo dessus. Cette fois, il ne s'agissait pas d'une nouvelle compétence qu'il n'avait jamais apprise. C'était la tactique du Professeur Lawson, mise en pratique à maintes reprises par le passé pour se souvenir des choses et faire travailler sa mémoire.

Il repensa à sa conversation, s'il pouvait appeler ça ainsi, avec les trois ravisseurs arabes. Il essaya de ne pas penser à leurs yeux mornes, au sang sur le sol, ni aux instruments acérés du plateau, conçus pour découper n'importe quelle vérité qu'ils pensaient que Reid détenait en lui. Au lieu de ça, il se concentra sur les données qui avaient été exprimées et il nota le premier nom qui lui vint en tête.

Puis, il le prononça doucement à voix haute. "Cheikh Mustafar."

Un site secret au Maroc. Un homme qui a passé sa vie entière dans la richesse et l'opulence, piétinant les moins chanceux que lui, les écrasant sous ses chaussures. À présent, il est apeuré car il sait que tu peux l'enterrer dans le sable jusqu'au cou et que personne ne trouvera jamais ses os.

"Je vous ai dit tout ce que je sais !" insiste-t-il.

Non, non. "Mon intuition me souffle le contraire. Quelque chose me dit que vous en savez bien plus, mais que vous avez peut-être peur des mauvaises personnes. Je vais vous

dire, Cheikh... Mon ami, dans l'autre pièce, il commence à s'impatienter. Et il a ce marteau, vous savez ? C'est juste un petit outil pour briser de la roche, un truc utile aux géologues par exemple. Mais ça fait des merveilles sur les petits os, les jointures des doigts..."

"Je le jure !" Le cheikh se tord nerveusement les mains. Tu sais que c'est un signe qui ne trompe pas. "Il y a eu d'autres conversations au sujet des plans, mais elles étaient en allemand, en russe... Je n'ai rien compris !"

"Vous savez, Cheikh... une balle fait le même bruit dans toutes les langues."

Reid se retrouva de nouveau dans le tripot. Il avait la gorge sèche. Ce souvenir était intense, tellement vivace et précis qu'il sut qu'il l'avait véritablement vécu. Et c'était bien sa voix dans sa tête, proférant des menaces, disant des choses qu'il n'aurait jamais pensé dire à qui que ce soit.

Des plans. Le cheikh avait bien dit quelque chose à propos des plans. Quelle que soit la chose terrible qui harcelait son subconscient, il avait la sensation claire que ça ne s'était pas encore produit.

Il avala une gorgée du café, à présent tiède, pour se calmer les nerfs. "OK," se dit-il. "OK." Durant son interrogatoire dans le sous-sol, ils lui avaient posé des questions à propos des autres agents de son camp et trois noms lui étaient venus en tête. Il en nota un, puis le lut à haute voix. "Morris."

Un visage lui revint immédiatement à l'esprit, un homme

d'une petite trentaine d'années, charmant et conscient de l'être. Un demi-sourire arrogant sur un coin de la bouche. Des cheveux bruns, coiffés pour le faire paraître plus jeune.

Une piste privée de décollage à Zagreb. Morris court à côté de toi. Vous avez tous les deux vos flingues en main, pointés devant vous. Vous ne pouvez pas laisser les deux iraniens atteindre l'avion. Morris vise entre les pas et tire deux coups. L'un atteint le mollet et le premier homme tombe. Tu touches l'autre qui s'écroule brutalement sur le sol...

Un autre nom. "Reidigger."

Un sourire d'enfant, des cheveux coupés courts. Un peu de bide. Son poids serait mieux réparti s'il mesurait quelques centimètres de plus. Ce n'est pas un apollon, mais il le prend avec bonhomie.

Le Ritz de Madrid. Reidigger surveille le couloir pendant que tu balance un coup de pied dans la porte et prend le terroriste par surprise. L'homme veut saisir l'arme sur le bureau, mais tu es plus rapide. Tu lui tords le poignet... Plus tard, Reidigger te dira qu'il a entendu le bruit depuis le couloir. Que ça lui a retourné l'estomac. Vous éclatez de rire tous les deux.

Le café était froid désormais, mais Reid s'en aperçut à peine. Ses doigts tremblaient. Il n'y avait plus aucun doute : peu importe ce qui était en train de lui arriver, il s'agissait de souvenirs... ses souvenirs. Ou ceux de quelqu'un. Les ravisseurs avaient sorti quelque chose de son cou et avaient parlé de supprimeur de mémoire. Cela ne pouvait pas être vrai, ce n'était pas lui. C'était

quelqu'un d'autre. Les souvenirs de quelqu'un d'autre se mêlaient aux siens.

Reid posa de nouveau le stylo sur la serviette en papier et inscrivit le troisième nom. Il le prononça à haute voix : "Johansson." Une silhouette se forma dans son esprit. De longs cheveux blonds et brillants. Des pommettes lisses et rebondies. Des lèvres pulpeuses. Des yeux gris, couleur ardoise. Une vision le submergea...

Milan. De nuit. Un hôtel. Du vin. Maria est assise sur le lit, jambes repliées sous elle. Les trois premiers boutons de sa chemise sont ouverts. Ses cheveux sont ébouriffés. Tu n'avais jamais remarqué avant à quel point ses cils sont longs. Deux heures plus tôt, tu l'as vue tuer deux hommes dans une fusillade. Mais, maintenant, il n'y a plus que le Sangiovese et le Pecorino Toscano. Vos genoux se touchent presque. Son regard croise le tien. Aucun de vous deux ne parle. Tu peux lire du désir dans ses yeux, mais elle sait bien que tu ne peux pas. Elle demande des nouvelles de Kate...

Reid grimaca à la venue d'un mal de tête, se répandant dans son crâne comme un nuage de fumée. En même temps, la vision s'estompa et s'effaça. Il ferma les yeux, serra fortement ses paupières et posa ses mains sur ses tempes une minute entière, jusqu'à ce que le mal de tête s'atténue.

C'était quoi ce bordel ?

Pour dieu sait quelle raison, il semblait que le souvenir de cette femme, Johansson, avait déclenché chez lui une légère

migraine. Toutefois, une sensation encore plus gênante que le mal de tête s'était emparée de lui. Il ressentait du... désir. Non, c'était bien plus que ça : il ressentait de la passion, renforcée par de l'excitation et même par un brin de danger.

Il ne pouvait s'empêcher de se demander qui était cette femme, mais il chassa ces pensées. Il ne voulait pas qu'elles déclenchent un autre mal de tête. De nouveau, il dirigea le stylo sur la serviette en papier, sur le point d'écrire le dernier nom : Zéro. C'était ainsi que l'avait appelé l'interrogateur iranien. Mais, avant qu'il n'ait pu l'écrire ou le prononcer, une sensation bizarre le saisit. Les poils se dressèrent sur sa nuque.

Quelqu'un l'observait.

En relevant les yeux, il vit un homme, debout sur le pas de porte sombre du Féline, son regard tourné vers Reid, tel un faucon épiant une souris. Reid en eut le sang glacé. Quelqu'un l'observait.

C'était l'homme qu'il était venu rencontrer ici, il en était certain. Est-ce qu'il le reconnaissait ? Il n'avait pas eu cette impression avec les trois arabes. Est-ce que cet homme-là attendait quelqu'un d'autre ?

Il reposa le stylo. Lentement et subrepticement, il froissa la serviette en boule et la laissa tomber dans sa tasse de café à moitié vide.

L'homme lui fit un signe de tête. Et Reid fit de même.

Puis, l'homme chercha quelque chose derrière lui, quelque chose de calé à l'arrière de son pantalon.

CHAPITRE CINQ

Reid se leva avec une force telle qu'il reversa presque sa chaise. Sa main enveloppa immédiatement le manche texturé du Beretta, chaud contre le bas de son dos. Son esprit lui hurlait frénétiquement dessus. C'est un lieu public. Il y a des gens ici. Je n'ai jamais tiré au pistolet avant.

Avant même que Reid ait pu dégainer, l'étranger sortit un portefeuille de sa poche arrière. Il décocha un sourire à Reid, manifestement amusé par sa nature nerveuse. Personne d'autre dans le bar ne semblait y avoir prêté attention, sauf la serveuse avec sa queue de rat en guise de cheveux, qui se contenta de lever un sourcil.

L'étranger approcha du bar, posa un billet sur le comptoir, et murmura quelque chose à la barmaid. Puis, il se dirigea vers la table de Reid. Il resta debout un long moment devant la chaise vide, un léger sourire sur les lèvres.

Il était jeune, trente ans tout au plus, avec des cheveux coupés courts et une barbe naissante. Il était plutôt maigre et son visage était très fin, rendant presque caricaturaux ses pommettes et son menton saillants. Le plus étonnant était la paire de lunettes à monture en corne noire qu'il portait. On aurait vraiment dit un Buddy Holly né dans les années 80 qui aurait découvert la cocaïne.

Reid remarqua qu'il était droitier, tenant son coude gauche

près de son corps, ce qui signifiait certainement qu'il avait un pistolet accroché à un étui d'épaule, sous l'aisselle, afin de pouvoir le dégainer de la main droite en cas de besoin. Son bras gauche épousait sa veste en daim noire pour cacher son arme.

“Mogu sjediti ?” finit par demander l'homme.

Mogu... ? Reid ne comprit pas immédiatement, comme cela avait été le cas en arabe et en français. Cette langue n'était pas le russe, mais assez proche tout de même pour qu'il puisse déduire le sens de ses mots. L'homme demandait s'il pouvait s'asseoir.

Reid montra d'un geste la chaise vide face à lui et l'homme s'assit, gardant toujours son coude gauche collé à lui.

Dès qu'il fut assis, la serveuse apporta un verre de bière brune ambrée et le posa devant lui. “Merci,” dit-il. Il fit un sourire à Reid. “Votre serbe n'est pas très bon ?”

Reid secoua la tête. “Non.” Serbe ? Il aurait parié que l'homme qu'il allait rencontrer serait arabe comme ses ravisseurs et l'interrogateur.

“En anglais, alors ? Ou en français ?”

“C'est le dealer qui donne.” Reid fut surpris par le ton calme et posé de sa voix. Son cœur le brûlait presque de peur dans sa poitrine et... s'il devait être honnête, au moins d'une once d'excitation anxieuse.

Le sourire du serbe s'élargit. “J'aime bien cet endroit. C'est sombre. C'est tranquille. C'est le seul bar que je connaisse dans cet arrondissement qui serve de la Franziskaner. C'est ma préférée.” Il but une longue gorgée de son verre, les yeux fermés

et un rôle de plaisir s'échappa de sa bouche. "Que delicioso." Il rouvrit les yeux et ajouta, "Ce n'est pas vous que j'attendais."

Une vague de panique enfla dans le ventre de Reid. Il sait, lui cria son esprit. Il sait que ce n'est pas toi qu'il était censé rencontrer et il est armé.

Du calme, lui dit l'autre voix, la nouvelle part de lui. Tu peux gérer la situation.

Reid déglutit, mais parvint toutefois à conserver son attitude cool. "Moi non plus," répondit-il.

Le serbe rigola. "Très juste. Mais nous sommes nombreux, n'est-ce pas ? Et vous, vous êtes américain ?"

"Expatrié," répondit Reid.

"Ne le sommes-nous pas tous ?" Un nouveau rire. "Avant vous, je n'avais rencontré qu'un seul autre américain dans notre, euh... quel est le terme... conglomérat ? Oui. Donc, pour moi, ce n'est pas si bizarre." L'homme lui fit un clin d'œil.

Reid se raidit. Il n'aurait su dire si c'était une blague ou pas. S'il était au courant que Reid était un imposteur et qu'il faisait semblant ou cherchait à gagner du temps ? Il posa les mains sur ses genoux pour cacher le tremblement de ses doigts.

"Vous pouvez m'appeler Yuri. Comment puis-je vous appeler ?"

"Ben." Ce fut le premier nom qui lui vint en tête, le nom de l'un de ses mentors à l'époque où il était professeur assistant.

"Ben. Comment en êtes-vous venu à travailler pour les iraniens ?"

“Avec,” corrigea Reid. Il plissa les yeux pour se donner un genre. “Je travaille avec eux.”

L’homme, ce Yuri, but une autre gorgée de bière. “Bien sûr. Avec. Comment est-ce arrivé ? Malgré nos intérêts mutuels, le groupe a tendance à être, euh... plutôt fermé.”

“Je suis fiable,” dit Reid sans un seul clignement d’œil. Il n’avait aucune idée d’où ces mots avaient pu venir, tout comme la conviction avec laquelle il les avait prononcés. Il les avait sortis aussi aisément que s’il avait répété la scène.

“Et où est Amad ?” demanda tout à coup Yuri.

“Il ne pouvait pas s’en occuper,” répondit Reid d’un ton neutre. “Il vous salue.”

“Très bien, Ben. Vous avez dit que le contrat est rempli.”

“Oui.”

Yuri se pencha en avant en plissant les yeux. Reid pouvait sentir le malt dans son haleine. “J’ai besoin de vous l’entendre dire, Ben. Dites-moi que l’agent de la CIA est mort.”

Reid resta interdit un léger moment. CIA ? Genre, la CIA ? Tout à coup, tout le discours à propos des agents sur le terrain, les visions en train d’arrêter des terroristes sur des pistes de décollage et dans les hôtels prenaient plus de sens, même s’il ne saisissait pas tout. Puis il se rappela la gravité de situation et espéra n’avoir donné aucun indice pouvant compromettre sa couverture.

Il se pencha lui aussi en avant et prononça doucement, “Oui, Yuri. L’agent de la CIA est mort.”

Yuri se pencha tranquillement en arrière et sourit de nouveau.

“Parfait.” Il attrapa son verre de bière. “Et les informations ? Vous les avez ?”

“Il nous a dit tout ce qu’il savait,” lui indiqua Reid. Il ne put s’empêcher de remarquer que ses doigts ne tremblaient plus sous la table. C’était comme si quelqu’un d’autre avait pris le contrôle à présent, comme si Reid Lawson avait été relégué à l’arrière de son propre cerveau. Il décida de ne pas lutter contre ça.

“L’emplacement de Mustafar ?” demanda Yuri. “Et tout ce qu’il leur a dit ?”

Reid acquiesça.

Yuri cligna plusieurs fois des yeux, impatient. “J’attends.”

Une prise de conscience frappa Reid comme un lourd poids, alors que son esprit rassemblait le peu de connaissances qu’il possédait. La CIA était impliquée. Il y avait une sorte de plan qui ferait un grand nombre de morts. Le cheikh était au courant et leur avait dit, lui avait dit, tout ce qu’il savait. Ces hommes avaient besoin de savoir ce que le cheikh savait. C’est pourquoi Yuri voulait savoir. Quoi qu’il en soit, ce devait être énorme, et Reid se retrouvait au beau milieu de tout ça... même s’il avait la certitude que ce n’était pas la première fois.

Il garda le silence un long moment, assez long pour que le sourire disparaisse des lèvres de Yuri et se transforme en regard impatient, ses lèvres désormais closes. “Je ne vous connais pas,” dit Reid. “Je ne sais pas qui vous représentez. Vous espérez que je vais vous dire tout ce que je sais avant de m’en aller avec la confiance que les informations seront transmises au bon

endroit ?”

“Oui,” dit Yuri, “c’est exactement ce que j’espère et c’est précisément le but de ce rendez-vous.”

Reid secoua la tête. “Non. Vous voyez, Yuri, je pense que ces informations sont trop importantes pour des confidences sur un coin de table, en espérant qu’elles tombent dans les bonnes oreilles et dans le bon ordre. Et plus important encore, il faut que vous sachiez qu’elles ne sont détenues que dans un seul endroit : juste ici.” Il désigna sa propre tempe gauche. C’était la vérité. Les informations qu’ils attendaient était probablement quelque part au fin fond de son esprit, attendant d’être déverrouillées. “Je me dis aussi,” poursuivit-il, “que maintenant qu’ils ont ces informations, nous allons devoir changer nos plans. J’en ai assez d’être le messager. Je veux en être. Je veux un vrai rôle à jouer.”

Yuri se contenta de l’observer. Puis il laissa échapper un bruyant rire acerbe, frappant en même temps la table de ses mains si fort que cela fit sursauter plusieurs des clients dans la salle. “Vous !” s’exclama-t-il en le montrant du doigt. “Vous êtes peut-être un expatrié, mais vous avez toujours cette ambition typiquement américaine !” Il se mit à rire de nouveau, avec un bruit semblable à celui d’un singe. “Que voulez-vous savoir, Ben ?”

“Commençons par qui vous représentez dans tout ça.”

“Comment savez-vous que je représente quelqu’un ? Sans que vous le sachiez, je pourrais tout aussi bien être le boss. La tête pensante derrière la conception du plan !” Il leva ses deux mains

dans un grand geste et se remit à rire.

Reid esquissa un sourire. “Je ne pense pas. Je pense que vous êtes dans la même position que moi, à chercher des informations, échanger des secrets et avoir des rendez-vous dans des bars miteux.” Tactique d’interrogation : leur rappeler l’infériorité de leur niveau. Yuri était clairement polyglotte et ne semblait pas avoir le même comportement endurci que ses ravisseurs. Toutefois, même à son petit niveau, il en savait toujours plus que Reid. “Et si nous faisons un marché ? Vous me dites ce que vous savez, et je vous dirai ce que je sais.” Il baissa d’un ton, presque jusqu’au murmure. “Et croyez-moi. Vous voulez savoir ce que je sais.”

Yuri caressa les poils de son menton, d’un air pensif. “Je vous aime bien, Ben. Ce qui est, comment dites-vous ça, euh... perturbant, parce que les américains me donnent la gerbe en général.” Il sourit énigmatiquement. “Malheureusement pour vous, je ne peux pas vous dire ce que je ne sais pas.”

“Alors dirigez-moi vers quelqu’un qui le peut.” Les mots sortirent de sa bouche comme s’ils avaient outrepassé son cerveau et venaient directement de sa gorge. La part logique en lui (ou plutôt la part Lawson) poussa un cri de protestation. Qu’est-ce que tu fous ? Prend ce que tu peux et barre-toi d’ici !

“Voudriez-vous faire un tour en voiture avec moi ?” Les yeux de Yuri brillaient. “Je vous emmènerai voir mon boss. Vous pourrez ainsi lui dire ce que vous savez.”

Reid hésita. Il savait qu’il ne devrait pas. Il savait qu’il n’en

avait pas envie. Mais il avait un sentiment bizarre d'obligation, et il y avait cette réserve aux nerfs d'acier au fond de son esprit qui s'adressait de nouveau à lui, Du calme. Il avait une arme. Il possédait une sorte de panel de compétences. Il était déjà allé si loin et, à en juger par ce qu'il savait à présent, cela allait bien au-delà de quelques iraniens dans un sous-sol de Paris. Il y avait un plan, la CIA était impliquée et il savait que, d'une façon ou d'une autre, il en résulterait de nombreux blessés ou même pire.

Il fit un signe affirmatif de la tête, mâchoires serrées.

“Parfait.” Yuri vida son verre et se leva, gardant encore et toujours son coude gauche contre lui. “Au revoir.” Il fit un signe de la main à la barmaid. Puis, le serbe se dirigea vers l'arrière du Féline, passant par une petite cuisine sale, puis par une porte en acier donnant sur une allée pavée.

Reid le suivit dans la nuit, surpris de voir que l'obscurité était tombée si rapidement pendant qu'il était dans le bar. Au bout de l'allée, se trouvait un SUV noir, attendant gentiment, avec des vitres teintées presque aussi noires que la peinture de la carrosserie. Une porte arrière s'ouvrit avant que Yuri ne l'ait atteinte, et deux gorilles en sortirent. Reid ne leur trouva pas d'autre qualificatif : ils étaient tous deux larges d'épaules, imposants et ne faisaient rien pour cacher les pistolets automatiques TEC-9 qui se balançaient à des harnais sous leurs aisselles.

“Du calme, les amis,” dit Yuri. “Voici Ben. Nous allons l'emmener voir Otets.”

Otets. Mot russe signifiant “père.” Ou, à un niveau plus technique, “créateur.”

“Venez,” dit Yuri d’un ton plaisant. Il mit une tape amicale sur l’épaule de Reid. “Le trajet sera très agréable. Nous allons boire du champagne en chemin. Venez.”

Les jambes de Reid ne voulaient plus avancer. C’était risqué... trop risqué. S’il entraît dans cette voiture avec ces hommes et qu’ils découvraient qui il était, ou même qu’il n’était pas celui qu’il prétendait, il pourrait très bien être un homme mort. Ses filles seraient orphelines et elles pourraient tout aussi bien ne jamais savoir ce qui lui était arrivé.

Mais quel autre choix avait-il ? Il ne pouvait pas vraiment agir comme s’il avait soudainement changé d’avis. Ce serait bien trop suspect. C’était comme s’il avait déjà dépassé le point de non-retour en suivant tout simplement Yuri dehors. Et s’il parvenait à garder sa couverture assez longtemps, il pourrait remonter à la source et découvrir aussi ce qui était en train de se passer dans sa propre tête.

Il avança vers le SUV.

“Ah ! Un momento, por favor.” Yuri fit un signe du doigt à l’attention de son escorte musclée. L’un d’entre eux souleva les bras de Reid sur les côtés, pendant que l’autre le tâtait de haut en bas. En premier lieu, il trouva le Beretta, toujours enfoncé à l’arrière de son jean. Puis, il fouilla dans les poches de Reid en en sortit la liasse d’euros et le téléphone prépayé, remettant le tout à Yuri.

“Vous pouvez garder ça.” Le serbe lui rendit son argent. “Cependant, nous allons conserver le reste par sécurité, vous comprenez.” Yuri fourra le téléphone et le pistolet dans la poche intérieure de sa veste en daim et, l’espace d’un court instant, Reid entrevit la crosse brune d’un pistolet.

“Je comprends,” dit Reid. À présent, il se retrouvait désarmé et sans aucun moyen d’appeler à l’aide en cas de besoin. Je devrais m’enfuir, pensa-t-il. Me mettre à courir sans regarder en arrière...

L’un des gorilles lui baissa la tête et le poussa à l’arrière du SUV. Ils grimpèrent tous deux à bord ensuite, suivis de Yuri qui referma la portière derrière lui. Il s’assit à côté de Reid, alors que les deux gorilles se collèrent presque épaule contre épaule, assis sur une banquette face à eux, juste derrière le siège conducteur. Une sombre cloison teintée les séparait de l’avant du véhicule.

L’un des deux acolytes frappa de ses doigts contre la cloison du conducteur. “Otets,” dit-il d’un air bourru.

Un fort bruit de clic verrouilla les portes à l’arrière et, à ce moment-là, Reid réalisa amèrement ce qu’il venait de faire. Il était entré dans une voiture avec trois hommes armés sans aucune idée d’où il se rendait et une très vague idée que qui il était censé être. Duper Yuri n’avait pas été très difficile mais, maintenant, il l’emmenait rencontrer son boss... Allaient-ils découvrir qu’il n’était pas celui qu’il avait prétendu être ? Il refoula son envie de bondir en avant, d’ouvrir la portière et de sauter hors de la voiture. Il n’y avait aucune issue possible, du moins pas pour

le moment. Il devrait attendre qu'ils arrivent à destination, et il espérait être encore en un seul morceau à ce moment-là.

Le SUV se mit à rouler dans les rues de Paris.

CHAPITRE SIX

Yuri, qui avait été si causant et si enjoué dans le bar, resta anormalement silencieux durant tout le trajet. Il ouvrit un compartiment à côté de son siège et en sortit un vieux livre usé à la couverture déchirée : Le Prince de Machiavel. Le professeur qui sommeillait en Reid faillit se moquer à haute voix.

Les deux gorilles restaient assis en silence, face à lui, leurs yeux dirigés droit devant eux, comme s'ils voulaient percer des trous à travers Reid. Il mémorisa rapidement leurs caractéristiques : l'homme de gauche était blanc, chauve, avec une moustache brune et des yeux ronds. Il portait un TEC-9 sous l'épaule et un Glock 27 niché dans un étui à sa cheville. Une pâle cicatrice irrégulière sur son sourcil gauche suggérait un vilain rafistolage (assez similaire certainement à celle que Reid aurait après son intervention de fortune à la super glue). Il n'aurait pas su dire quelle était sa nationalité.

Le second avait le teint un peu plus sombre, avec une grosse barbe négligée et un embonpoint de taille. Son épaule gauche semblait légèrement affaissée, comme s'il favorisait sa hanche opposée. Lui aussi avait un pistolet automatique caché sous un bras, mais pas d'autre arme que Reid puisse distinguer.

Il pouvait néanmoins voir une marque sur son cou. La peau était rose et plissée, légèrement boursouflée d'avoir été brûlée. C'était la même marque qu'il avait vue sur la brute arabe dans le

sous-sol de Paris. C'était une sorte de lettre, il en était certain, mais pas une qu'il puisse reconnaître. Le moustachu ne semblait pas avoir de marque, bien que la plupart de son cou soit caché sous sa chemise.

Yuri ne l'avait pas non plus, du moins pas à la connaissance de Reid. Le col de la veste en daim du serbe remontait haut. C'est peut-être le symbole d'un statut, pensa-t-il. Quelque chose qui doit être gagné.

Le conducteur engagea le véhicule sur l'A4, quittant Paris et se dirigeant au nord-est en direction de Reims. Les vitres teintées rendaient la nuit encore plus noire. Une fois quittée la Ville des Lumières, il fut difficile pour Reid de trouver des repères. Il devait se fier aux panneaux routiers pour savoir vers où ils se rendaient. Le paysage s'était peu à peu transformé, passant des zones urbaines lumineuses à une topographie paresseuse et bucolique, l'autoroute s'étendant lentement avec les terres et les fermes de chaque côté.

Au bout d'une heure de route dans le silence le plus complet, Reid se râcla la gorge. "C'est encore loin ?" demanda-t-il.

Yuri posa un doigt sur ses lèvres, puis esquissa un sourire. "Oui."

Reid laissa échapper un souffle par les narines, mais ne dit rien de plus. Il aurait dû demander jusqu'où ils comptaient l'emmener. Pour autant qu'il sache, il paraissait clair qu'ils allaient en Belgique.

La route A4 devint l'A34, puis l'A304 alors qu'ils grimpaient

de plus en plus au nord. Les arbres qui parsemaient la campagne pastorale devenaient de plus en plus épais et de plus en plus proches, des épicéas en forme de parapluie qui engloutissaient les terres agricoles et se transformaient en forêts indiscernables. Les pentes de la route augmentaient, alors que les collines se transformaient en petites montagnes.

Il connaissait cet endroit, ou plutôt cette région, et ce n'était pas à cause d'un flash de vision ou d'une mémoire implantée. Il n'était jamais venu ici, mais il savait grâce à ses études qu'il avait atteint les Ardennes, une bande de forêt montagneuse partagée entre le nord-est de la France, le sud de la Belgique et le nord du Luxembourg. C'était dans les Ardennes qu'en 1944, l'armée allemande avait lancé ses divisions armées dans cette région très forestière, dans le but de s'emparer de la ville d'Anvers. Elles avaient été contrecarrées par les forces américaines et britanniques près de la rivière de la Meuse. Le conflit qui s'en était suivi fut appelé la Bataille des Ardennes et ce fut la dernière offensive majeure des allemands durant la Seconde Guerre Mondiale.

Pour dieu sait quelle raison, en dépit de la gravité de sa situation actuelle ou à venir, il trouvait un peu de réconfort en pensant à l'histoire, à sa vie précédente et à ses étudiants. Mais il pensa de nouveau à ses filles, seules et apeurées, ne sachant aucunement où il se trouvait, ni dans quoi il s'était fourré.

Comme il l'avait prédit, Reid vit rapidement un panneau les avertissant qu'ils approchaient de la frontière. Belgique, disait le

panneau et, en dessous, Belgique, België, Belgium. Environ trois kilomètres plus loin, le SUV ralentit pour s'arrêter devant une petite cabine unique avec un auvent en béton par-dessus. Un homme vêtu d'un manteau épais et d'un képi en laine scruta le véhicule. La sécurité à la frontière entre la France et la Belgique était bien différente de ce à quoi la plupart des américains étaient habitués. Le conducteur baissa la vitre et parla à l'homme, mais les mots étaient étouffés par la cloison fermée et la vitre. Reid observa la scène par la vitre teintée et vit le bras du conducteur passer quelque chose au douanier : un billet. Un pot-de-vin.

L'homme au képi leur fit signe d'avancer.

Quelques kilomètres plus loin, sur la N5, le SUV quitta l'autoroute et s'engagea sur une route étroite, parallèle à la route principale. Il n'y avait aucun signe de sortie et la route elle-même était à peine goudronnée. C'était une route d'accès, certainement créée pour les véhicules d'exploitation forestière. La voiture était secouée par les ornières profondes de la route. Les deux gorilles cognaient l'un contre l'autre en face de Reid, mais continuaient tout de même à le regarder sans relâche.

Il jeta un œil à la montre bon marché qu'il avait achetée à la pharmacie. Cela faisait deux heures et quarante-six minutes qu'ils étaient partis. La nuit d'avant, il était aux États-Unis, puis il s'était réveillé à Paris, et il était à présent en Belgique. Calme-toi, l'exhortait son subconscient. Tu as déjà connu ça. Fais juste attention et tais-toi.

Des deux côtés de la route, il n'y avait rien d'autre que des

arbres épais. Le SUV poursuivait son chemin, grimpant à flanc de montagne, avec des virages qui montaient, pour finir par redescendre. Pendant tout ce temps, Reid regardait par la fenêtre, l'air de rien, mais cherchant des repères de toute sorte ou un signe qui pourrait lui indiquer où ils se trouvaient : idéalement quelque chose qu'il pourrait rapporter par la suite aux autorités si besoin.

Il voyait des lumières devant lui mais, à cet angle, il ne pouvait pas en voir la source. Le SUV ralentit de nouveau avant de s'arrêter en douceur. Reid vit une clôture noire en fer forgé, chacun de ses poteaux étant surmonté d'une pointe dangereuse, s'étendant de chaque côté et disparaissant dans l'obscurité. À côté du véhicule, se trouvait un petit poste de garde vitré en brique sombre, avec une lumière fluorescente illuminant l'intérieur. Un homme en sortit. Il portait un pantalon et un caban relevé sur son cou, ainsi qu'une écharpe en laine grise autour de la gorge. Il ne fit aucun geste pour tenter de cacher le silencieux MP7 qui pendait dans un étui en bandoulière à son épaule droite. En fait, alors qu'il s'approchait de la voiture, il prit l'arme en main sans toutefois la pointer vers l'avant.

Heckler & Koch, modèle MP7A1, dit la voix dans la tête de Reid. Cran d'arrêt 7 points, un pouce. Viseur réflexe Elcan. Chargeur trente coups.

Le conducteur fit descendre sa vitre et parla quelques secondes avec l'homme. Puis, le garde fit le tour du SUV et ouvrit la porte du côté de Yuri. Il se pencha et apparût dans l'habitacle. Reid sentit une odeur de whisky et une bouffée d'air glacial qui

l'accompagnait. L'homme regarda chacun d'entre eux tour à tour, ses yeux s'arrêtant sur Reid.

“Kommunikator,” dit Yuri. “Chtoby uvidet' nachal'nika.” Du russe. Messenger, pour voir le boss.

Le garde ne prononça pas un mot. Il referma la porte et retourna à son poste, appuyant sur le bouton d'une petite console. Le portail en fer noir crissa en se rabattant sur le côté, et le SUV s'engagea dans l'allée.

La gorge de Reid se serra, alors qu'il saisissait toute la gravité de la situation. Il s'était rendu au rendez-vous avec la ferme intention d'obtenir des informations sur ce qui se passait, non seulement pour lui, mais aussi par rapport aux dires du cheikh à propos d'un plan et concernant les villes étrangères. Il était monté dans la voiture avec Yuri et les deux gorilles dans l'espoir de trouver une source. Il les avait laissés l'emmener hors du pays, au beau milieu d'une dense région forestière. Et, à présent, ils se trouvaient derrière une clôture haute et pointue, dont le portail était gardé. Il n'avait aucune idée de comment sortir de là si quelque chose tournait mal.

Du calme. Tu y es déjà arrivé avant.

Non, ce n'est pas le cas ! pensa-t-il désespérément. Je suis professeur à l'université de New York. Je ne sais plus ce que je fais. Pourquoi est-ce que j'ai fait ça ? Mes filles...

Ne t'en fais pas. Tu sauras quoi faire le moment venu.

Reid prit une profonde inspiration, mais ne parvint pas à calmer ses nerfs. Il regarda par la vitre. Dans l'obscurité, il

parvenait à peine à distinguer les environs. Il n'y avait pas d'arbres derrière le portail, mais plutôt des rangs de pieds de vigne à perte de vue, grimpant et ondulant en treillis à hauteur de la taille... Il se trouvait donc dans un vignoble. Qu'il s'agisse réellement d'un vignoble exploité ou d'une simple couverture était incertain, mais c'était en tout cas quelque chose de reconnaissable, qui serait visible depuis un hélicoptère ou un drone avec caméra.

Bien. Ce sera une indication utile pour la suite.

S'il y a une suite.

Le SUV roula lentement sur l'allée en gravier pendant environ un kilomètre de plus, avant que la vigne ne s'arrête. Devant lui, se trouvait un domaine somptueux, presque un château, construit en pierre grise avec des fenêtres en arc et du lierre grimpant sur la façade sud. Pendant un bref instant, Reid admira cette magnifique architecture. La bâtisse avait probablement deux-cents ans, peut-être plus. Mais ils ne s'arrêtèrent pas là. La voiture fit le tour de la grande maison pour la laisser derrière elle. Un demi-kilomètre plus loin, elle s'arrêta devant un petit terrain et le conducteur stoppa le moteur.

Ils étaient arrivés. Mais où, il n'en avait aucune idée.

Les gorilles descendirent en premier, puis Reid, suivi de Yuri. Le froid intense lui coupa le souffle. Il serra les mâchoires pour empêcher ses dents de claquer. Leurs deux grandes escortes ne semblaient pas en être incommodés le moins du monde.

À environ quarante mètres de là, se trouvait une grande structure massive à deux étages, très large, sans fenêtres, en tôle

ondulée peinte en beige. Une sorte de chai, peut-être pour faire le vin. Mais il en doutait.

Yuri grogna en étirant ses membres. Puis, il regarda Reid en souriant. “Ben, je sais que nous sommes maintenant de très bons amis, mais tout de même...” Il tira de la poche de sa veste une étroite bande de tissu noir. “Je dois insister.”

Reid acquiesça légèrement. Quel choix avait-il ? Il se retourna afin que Yuri puisse attacher le tissu pour lui bander les yeux. Une forte main trapue le saisit par l’avant-bras, celle de l’un des gorilles, sans aucun doute.

“À présent,” dit Yuri. “Allons voir Otets.” La main puissante le tira vers l’avant et le guida, alors qu’ils marchaient en direction de la structure en tôle. Il sentit une autre épaule frôler la sienne de l’autre côté : il était encadré par les deux grands gorilles.

Reid respirait calmement par le nez, faisant son maximum pour rester calme. Écoute, lui dit son esprit.

J’écoute.

Non, écouter. Écouter et lâcher prise.

Quelqu’un frappa trois fois contre une porte. Le bruit sembla terne et creux comme une grosse caisse. Même s’il ne pouvait rien voir, Reid imaginait Yuri en train de taper du poing contre la lourde porte en acier.

Ca-chunk. Un verrou que l’on fait sauter. Un whoosh, une ruée d’air chaud à l’ouverture de la porte. Soudain, un mélange de bruit : du verre qui tinte, un liquide versé dedans et des cliquetis de courroie. Un équipement de viticulteur, on dirait. Bizarre, il

n'avait rien entendu depuis l'extérieur. Les murs extérieurs de la structure sont insonorisés.

La main puissante le guida à l'intérieur. La porte se ferma de nouveau et le verrou fut remis en place. Sous lui, le sol semblait être du béton lisse. Ses chaussures marchèrent dans une petite flaque. L'odeur acéteuse de la fermentation était la plus forte, suivie de près par l'arôme plus doux et familier du jus de raisin. Ils font vraiment du vin ici.

Reid comptait ses pas sur le sol du chai. Ils passèrent plusieurs autres portes et, à chaque fois, il percevait de nouveaux bruits. Machines : une presse hydraulique, une perceuse pneumatique, un cliquetis de chaîne d'embouteillage. L'odeur de fermentation avait laissé la place à une odeur graisseuse d'huile moteur et de... Poudre. Ils fabriquent quelque chose ici, certainement des munitions. Il y avait quelque chose d'autre, de familier, derrière l'huile et la poudre. C'était plutôt doux, comme des amandes... Dinitrotoluène. Ils fabriquent des explosifs.

“Escalier,” dit la voix de Yuri près de son oreille, alors que le tibia de Reid heurtait la première marche. La lourde main continuait de le guider alors que quatre paires de pieds grimpaient les marches d'acier. Treize marches. Celui qui a construit cet endroit n'est pas superstitieux.

En haut, se trouvait une autre porte en acier. Une fois refermée derrière eux, les bruits des machines s'évanouirent : une autre pièce insonorisée. On entendait de la musique classique jouée au piano. Brahms. Variations sur un Thème de Paganini. La mélodie

n'était pas assez puissante pour vraiment venir d'un piano. Il s'agissait sûrement d'une chaîne hifi.

“Yuri.” La nouvelle voix était un fort baryton, légèrement éraillé d'avoir crié trop souvent ou d'avoir fumé trop de cigares. À en juger par l'odeur des lieux, la bonne réponse était la dernière. Ou alors, les deux.

“Otets,” dit Yuri obséquieusement. Il se mit à parler rapidement en russe. Reid faisait de son mieux pour suivre et déchiffre l'accent de Yuri. “Je vous apporte de bonnes nouvelles de France...”

“Qui est cet homme ?” demanda le baryton. À sa façon de parler, le russe semblait être sa langue natale. Reid ne put s'empêcher de se demander quel était le lien entre les iraniens et ce Russe, ou quel était le rôle des deux gorilles du SUV, et même du serbe, Yuri. Un échange d'armes peut-être, dit la voix dans sa tête. Ou même pire.

“Voici le messager des iraniens,” répondit Yuri. “Il dispose des informations que nous recherchons...”

“Tu l'as amené ici ?” l'interrompit l'homme. Sa voix grave se mit à rugir. “Tu étais censé aller en France pour rencontrer les iraniens, pas pour ramener des mecs chez moi ! Tu pourrais tout compromettre par ta stupidité !” Il y eut un claquement vif, un revers de la main sur un visage, puis un soupir de Yuri. “Est-ce que je dois inscrire la description de ton travail sur une balle pour te la faire rentrer dans le crâne ?”

“Otets, s'il vous plaît...” balbutia Yuri.

“Ne m’appelle pas comme ça !” cria l’homme de plus belle. Un pistolet que l’on charge, une arme lourde à en croire par le son. “Ne m’appelle par aucun nom en présence de cet étranger !”

“Ce n’est pas un étranger !” glapit Yuri. “C’est Agent Zéro ! Je vous ai amené Kent Steele !”

CHAPITRE SEPT

Kent Steele.

Le silence régna pendant plusieurs secondes qui parurent être des minutes. Une centaine de visions se succéda dans la tête de Reid, comme générées par une machine. La CIA. Service National des Clandestins, Département des Activités Spéciales, Groupe des Opérations Spéciales. Opérations Psychologiques.

Agent Zéro.

Si tu es exposé, tu es mort.

Nous ne parlons pas. Jamais.

Impossible.

Ses doigts tremblaient de nouveau.

C'était tout bonnement impossible. Des effaceurs, des implants ou des supprimeurs de mémoire étaient des trucs de théories conspiratoires ou de films d'Hollywood.

En tout cas, ça n'avait plus aucune importance maintenant. Ils avaient su qui il était pendant tout ce temps. Depuis le bar et pendant tout le trajet en voiture pour venir en Belgique, Yuri était au courant que Reid n'était pas qui il prétendait être. À présent, il avait les yeux bandés et il était emprisonné derrière une porte en acier avec au moins quatre hommes armés. Personne d'autre ne savait où il était et qui il était. Un lourd nœud d'effroi se forma au fond de son estomac et manqua le faire vomir.

“Non,” dit lentement la voix de baryton. “Non, tu te trompes.

Stupide Yuri. Ce n'est pas l'agent de la CIA. Si c'était le cas, tu ne serais plus en vie !”

“Sauf s'il est venu ici pour te trouver !” contesta Yuri.

Il sentit des doigts sur le bandeau qui fut soudain retiré. Reid plissa les yeux à cause de l'aveuglement causé soudainement par les lampes fluorescentes suspendues. Il cligna des yeux et discerna un homme d'une cinquantaine d'années, cheveux poivre-et-sel, avec une barbe rasée de près sur les joues et des yeux vifs et inquisiteurs. Cet homme, vraisemblablement Otets, portait un costume gris anthracite avec les deux boutons supérieurs de sa chemise ouverts sur des poils gris bouclés en dessous. Ils se trouvaient dans un bureau dont les murs étaient peints en rouge sombre et décorés de peintures criardes.

“Vous,” dit l'homme dans un anglais avec un fort accent. “Qui êtes-vous ?”

Reid respirait de façon saccadée et refoula son envie de dire à cet homme qu'il ne savait tout simplement plus qui il était. Au lieu de ça, il prononça d'une voix tremblante, “Je m'appelle Ben. Je suis un messager. Je travaille avec les iraniens.”

Yuri, qui était à genoux derrière Otets, bondit sur ses pieds. “Il ment !” hurla le serbe. “Je sais qu'il ment ! Il dit que les iraniens l'envoient, mais ils ne feraient jamais confiance à un américain !” Yuri le regarda. Un mince filait de sang s'échappait du coin de sa bouche, là où Otets l'avait frappé. “Mais ce n'est pas tout. Tu vois, je t'ai parlé d'Amad.” Il secoua la tête en montrant les dents. “Il n'y a aucun Amad parmi eux.”

Reid trouvait ça bizarre que ces hommes semblent connaître les iraniens, mais qu'ils ne sachent pas avec qui ils travaillaient ou qui ils pourraient envoyer. Ils étaient sûrement liés d'une façon ou d'une autre, mais il ne savait vraiment pas quelle était cette connexion entre eux.

Otets murmura des injures en russe sous sa barbe. Puis, il dit en anglais, "Tu as dit à Yuri être le messenger. Yuri me dit que tu es l'agent de la CIA. Qui dois-je croire ? Tu ne ressembles vraiment pas à la vision que je me faisais de Zéro. Pourtant, mon idiot de coursier a dit quelque chose de vrai : les iraniens méprisent les américains. Cela ne sent pas bon pour toi. Dis-moi la vérité ou je te tire dans la rotule." Il brandit un lourd pistolet : un TIG Desert Eagle.

Reid eut le souffle coupé un instant. C'était une très grosse arme.

Capitule, lui disait son esprit.

Il ne savait pas trop comment faire. Il n'était pas sûr de ce qui se passerait s'il le faisait. La dernière fois que ses nouveaux instincts avaient pris le dessus, quatre hommes s'étaient retrouvés morts et il avait leur sang sur les mains, au sens propre comme au sens figuré. Mais il ne voyait aucune issue, en tout cas pour le Professeur Reid Lawson. Mais Kent Steele, qui que cela puisse être, pouvait trouver une solution. Il ne savait peut-être pas qui il était, mais cela n'aurait aucune importance s'il ne survivait pas assez longtemps pour le découvrir.

Reid ferma les yeux. Il acquiesça une fois, comme une

approbation silencieuse à la voix qui parlait dans sa tête. Ses épaules se relâchèrent et ses doigts cessèrent de trembler.

“J’attends,” dit platement Otets.

“Vous n’auriez aucun intérêt à me tirer dessus,” dit Reid. Il fut surpris d’entendre sa propre voix aussi calme et posée. “Un seul tir de ce pistolet ne ferait pas que m’exploser le genou. Il couperait ma jambe et je me viderais de mon sang sur le sol de ce bureau en quelques secondes.”

Otets haussa les épaules. “Comment vous dites, les américains ? On ne fait pas d’omelette sans...”

“Je possède les informations dont vous avez besoin,” le coupa Reid. “L’emplacement du cheikh. Ce qu’il m’a dit. À qui je l’ai dit. Je connais votre complot et je ne suis pas le seul.”

Les coins de la bouche d’Otets se transformèrent en sourire grimaçant. “Agent Zéro.”

“Je vous l’ai dit !” dit Yuri. “Je disais vrai, n’est-ce pas ?”

“Ta gueule,” aboya Otets. Yuri se ratatina comme un chien battu. “Amène-le en bas et obtiens tout ce qu’il sait. Commence par lui couper les doigts. Je n’ai pas envie de perdre du temps.”

Un jour ordinaire, la menace de se faire couper les doigts aurait envoyé une onde de peur à travers le corps de Reid. Ses muscles se raidirent un moment, les petits poils de sa nuque se hérissèrent un peu, mais ses nouveaux instincts prirent le dessus et le forcèrent à se calmer. Attends, lui dirent-ils. Attends une occasion...

Le gorille chauve acquiesça sèchement et saisit de nouveau

Reid par le bras.

“Idiot !” gueula Otets. “Attache-le d’abord ! Yuri, va chercher dans le bureau. Tu y trouveras ce qu’il faut.”

Yuri se précipita vers le bureau en chêne à trois tiroirs dans l’angle et fouilla dedans jusqu’à en sortir une longue corde épaisse. “Voilà,” dit-il en la jetant à la brute chauve.

Tous les yeux se levèrent instinctivement vers le paquet de corde qui tournoyait en l’air : les deux gorilles, Yuri et Otets.

Mais pas ceux de Reid. Il avait un coup à jouer, et il s’en empara.

Il recourba sa main gauche et leva le bras en l’air dans un angle qui lui permit de frapper la trachée du chauve du côté charnu de sa paume. Il sentit sa gorge casser sous sa main.

Une fois ce premier coup porté, il balança un coup de pied du gauche en arrière qui atteint le gorille barbu à la hanche, la même sur laquelle il s’était appuyé tout le long du trajet pour venir en Belgique.

Un halètement humide et suffocant s’échappa des lèvres du chauve, alors que ses mains se portaient à sa gorge. La brute barbue grogna au moment où son corps pivota avant de s’effondrer.

À terre !

La corde claqua au sol, tout comme Reid. D’un seul geste, il s’accroupit et arracha le Glock de l’étui que portait le chauve à la cheville. Sans relever les yeux, il bondit en avant et fit une roulade.

Dès qu'il eut sauté, un bruit tonitruant retentit dans le petit bureau, horriblement fort. Le tir du Desert Eagle avait laissé un trou impressionnant dans la porte en acier de la pièce.

La roulade de Reid l'avait amené à quelque pas d'Otets et il se jeta en avant vers lui. Avant qu'Otets n'ait pu pivoter pour tirer, Reid saisit par en-dessous l'arme dans sa main : ne jamais la prendre par le côté supérieur, c'est le meilleur moyen de perdre un doigt. Puis il la repoussa et s'éloigna. Un nouveau coup partit, un boum strident à seulement quelques centimètres de la tête de Reid. Ses oreilles bourdonnaient, mais il resta concentré. Il fit pivoter l'arme vers le bas et sur le côté, gardant le canon pointé loin de lui, alors qu'il le portait à sa hanche avec la main d'Otets.

Le cinquantenaire rejeta la tête en arrière et hurla, son doigt coincé dans la gâchette. Le son donna la nausée à Reid, alors que le Desert Eagle claquait au sol.

Il se tourna et enroula son bras autour du cou d'Otets, l'utilisant comme bouclier pour viser les deux hommes de main. Le chauve était hors-jeu, essayant en vain de respirer par sa gorge cassée, mais le barbu avait dégainé son TEC-9. Sans hésiter, Reid tira trois coups à la suite, deux dans la poitrine et un dans le front. Un quatrième coup mit fin à l'agonie du chauve.

La conscience de Reid hurlait dans un coin de sa tête. Tu viens de tuer deux hommes. Deux hommes de plus. Mais sa nouvelle conscience était plus forte, repoussant sa nausée et son sens de la mesure.

Tu auras tout le loisir de paniquer plus tard. Tu n'en as pas

encore fini ici.

Reid se retourna totalement, avec Otets face à lui comme s'ils étaient en train de danser, puis il visa Yuri avec le Glock. Le malheureux messenger peinait à sortir un Sig Sauer du harnais sous son épaule.

“Stop,” commanda Reid. Yuri ne bougea plus. “Haut les mains.” Le messenger serbe leva lentement les mains, paumes bien en évidence. Il arborait un large sourire.

“Kent,” dit-il en anglais, “nous sommes de très bons amis maintenant, n'est-ce pas ?”

“Sors mon Beretta de la poche gauche de ta veste et pose-le au sol,” ordonna Reid.

Yuri lécha le sang au coin de sa bouche et secoua les doigts de sa main gauche. Lentement, il fouilla dans sa poche et en sortit le petit pistolet noir. Mais il ne le posa pas au sol. Il le garda en main, le canon pointé vers le bas.

“Tu sais,” dit-il, “je me dis que si tu veux des informations, il te faut au moins garder l'un de nous en vie. Pas vrai ?”

“Yuri !” grogna Otets. “Fais ce qu'il demande !”

“Au sol,” répéta Reid. Il ne quittait pas Yuri des yeux, mais il était inquiet que d'autres ait pu entendre le rugissement du Desert Eagle. Il n'avait aucune idée du nombre de personnes qui se trouvaient en bas, mais le bureau était insonorisé et il y avait des machines en marche dans toutes les autres pièces. Il était possible que personne n'ait rien entendu... ou peut-être que les gens étaient habitués à ce bruit et qu'ils s'en fichaient pas mal.

“J’hésite,” dit Yuri, “Je prends ce flingue et je tue Otets. Ensuite, tu auras besoin de moi.”

“Yuri, nyet !” cria Otets, cette fois plus abasourdi qu’en colère.

“Tu vois, Kent,” dit Yuri, “ce n’est pas La Cosa Nostra. Je suis plus comme, euh... un employé mécontent. Tu as vu comment il me traite. Alors je vais peut-être le tuer. Et, toi et moi, on règlera les choses ensemble...”

Otets serra les dents et susurra un flot d’injures à l’attention de Yuri, mais cela ne fit qu’agrandir le sourire du messager.

Reid commençait à perdre patience. “Yuri, si tu ne poses pas ce pistolet maintenant, je serai obligé de...”

Yuri bougea à peine le bras comme s’il allait lever son arme. L’instinct de Reid s’enclencha comme un moteur qui passe à la vitesse supérieure. Sans réfléchir, il visa et tira, une seule fois. Ce fut si rapide qu’il fut surpris par le coup du pistolet.

Pendant une demi-seconde, Reid pensa l’avoir manqué. Puis, il y eut une éruption de sang sombre au niveau du cou de Yuri. Il tomba d’abord à genoux, une main tentant faiblement d’arrêter le flux de sang, mais il était bien trop tard pour ça.

Cela peut prendre jusqu’à deux minutes pour que le sang s’écoule de l’artère carotide. Il ne voulait pas savoir d’où il tenait cette information. Mais, il peut mettre seulement sept à dix secondes pour mourir à cause de la perte de sang.

Yuri s’effondra en avant. Reid se retourna immédiatement vers la porte en acier, avec le Glock dirigé en son centre. Il attendit. Sa respiration était stable et calme. Il n’avait même

pas perdu une goutte de sueur. Otets essayait de respirer profondément, par saccades, frottant son doigt fracturé de l'autre main.

Mais personne ne vint.

Je viens de tuer trois hommes.

Pas le temps de t'apitoyer. Sors de cet enfer.

“Ne bouge pas,” grogna Reid à l'attention d'Otets en relâchant son emprise sur lui. Il balança un coup de pied pour éloigner le Desert Eagle dans un coin. Il glissa sous le bureau. Il n'aurait aucune utilité d'une arme comme celle-là. Il abandonna également les pistolets automatiques TEC-9 des malfaiteurs. Ils étaient bien trop imprécis, bons à rien d'autre que de balancer des balles sur une large zone. Au lieu de ça, il repoussa le corps de Yuri du pied et s'empara du Beretta. Il garda aussi le Glock, glissant les deux pistolets dans chacune des poches de son blouson.

“Sortons d'ici,” dit Reid à Otets, “vous et moi. Vous allez passer en premier et direz que tout va bien. Vous allez me conduire dehors et me trouver une bonne voiture. Et vous savez pourquoi ?” Il montra ses mains, chacune enfouie dans une poche et enroulées autour de la crosse d'un pistolet. “Ils seront tous les deux pointés dans votre dos. Faites un seul faux pas ou dites un seul mot de travers et je vous plante une balle entre les vertèbres lombaires 2 et 3. Si vous avez assez de chance pour rester en vie, vous serez paralysé pour le reste de votre existence Compris ?”

Otets le regarda fixement, mais il fut assez intelligent pour

acquiescer.

“Bien. Dans ce cas, passez devant.”

Le russe s’arrêta devant la porte en acier du bureau. “Tu ne sortiras pas d’ici vivant,” dit-il en anglais.

“Il vaudrait mieux pour vous que je survive,” grommela Reid. “Sans quoi, je m’assurerai que vous y passiez aussi.”

Otets poussa la porte et s’engagea sur le palier. Le bruit des machines revint instantanément rugir à leurs oreilles. Reid le suivit hors du bureau, sur la petite plateforme en acier. Il jeta un coup d’œil par-dessus la rambarde, regardant le sol de l’atelier en dessous. Ses pensées (les pensées de Kent ?) étaient exactes : il y avait deux hommes qui travaillaient sur une presse hydraulique et un autre à la perceuse pneumatique. Un autre encore se tenait debout une chaîne roulante, inspectant des composants électroniques, alors qu’ils roulaient lentement vers une surface en acier au bout. Deux autres portant des lunettes et des gants en latex étaient assis devant une table en mélaminé, mesurant soigneusement une espèce de produit chimique. Il constata qu’ils composaient un étrange assortiment de nationalités : trois d’entre eux étaient blancs aux cheveux sombres, sûrement des russes, mais deux autres venaient clairement du Moyen Orient. L’homme à la perceuse était africain.

L’odeur d’amande du dinitrotoluène flotta vers lui. Ils fabriquaient des explosifs, comme il l’avait pressenti plus tôt grâce aux odeurs et au bruit.

Six en tout. Probablement armés. Pour autant, aucun d’entre

eux ne leva les yeux vers le bureau. Ils ne tireront pas ici, pas avec Otets devant moi et les produits chimiques volatiles dans l'air.

Moi non plus d'ailleurs, pensa Reid.

“Impressionnant, non ?” dit Otets avec un sourire. Il avait remarqué que Reid regardait en bas.

“Avancez,” commanda-t-il.

Otets commença à descendre les marches, ses chaussures claquant contre le métal de la première marche. “Tu sais,” dit-il tout à coup, “Yuri avait raison.”

Sors de là. Monte dans le SUV. Enfonce le portail et enfuis-toi comme un voleur.

“Tu as besoin de l'un de nous.”

Retourne sur l'autoroute. Trouve un poste de police. Demande l'intervention d'Interpol.

“Et ce pauvre Yuri est mort...”

Donne-leur Otets. Force-le à parler. Lave ton nom du meurtre de sept hommes.

“Donc, je me dis que tu ne peux pas me tuer.”

J'ai assassiné sept hommes.

Mais il s'agissait de légitime défense.

Otets venait d'atteindre la dernière marche, Reid derrière lui, avec les deux mains enfouies dans les poches de son blouson. Ses paumes étaient moites contre les pistolets. Le russe s'arrêta et jeta brièvement un œil par-dessus son épaule, sans vraiment regarder Reid. “Les iraniens. Ils sont morts ?”

“Quatre d'entre eux,” dit Reid. Le vacarme des machines

couvrit presque sa voix.

Otets fit claquer sa langue. “Dommage. Mais, encore une fois... cela prouve que j’ai raison. Tu n’as aucune piste, personne d’autre vers qui te tourner. Tu as besoin de moi.”

Cette pensée interpella Reid. La panique monta dans sa poitrine. L’autre part en lui, celle de Kent, la refoula comme on avale une pilule à sec. “Je possède déjà tout ce que le cheikh nous a donné...”

Otets ricana doucement. “Le cheikh, oui. Mais tu sais déjà que Mustafar ne savait pas grand-chose. C’était un financier, Agent. Il était faible. Pense-tu que nous lui faisons confiance par rapport à notre plan ? Si oui, pourquoi es-tu venu ici ?”

De la sueur perla sur les sourcils de Reid. Il était venu ici dans l’espoir de trouver des réponses, non seulement sur ce supposé plan, mais aussi sur qui il était vraiment. Il en avait découvert beaucoup plus que prévu. “Avancez,” demanda-t-il de nouveau. “vers la porte, lentement.”

Otets descendit totalement de l’escalier, avec lenteur, mais il ne se dirigea pas vers la porte. Il avança dans la pièce, vers ses hommes.

“Qu’est-ce que vous faites ?” demanda Reid.

“Je réponds à ton bluff, Agent Zéro. Si je me trompe, tu me tueras.” Il sourit et fit un autre pas en avant.

Deux des travailleurs levèrent les yeux. De leur perspective, c’était comme si Otets discutait simplement avec un inconnu, peut être un associé en affaire ou un représentant d’une autre

faction. Aucune raison de s'alarmer.

La panique remonta soudain dans la poitrine de Reid. Il pouvait lâcher les armes. Otets n'était qu'à deux pas devant lui, mais Reid ne pouvait pas vraiment l'empoigner et le forcer à se diriger vers la porte sans alerter les six hommes. Il ne pouvait pas non plus risquer de tirer dans une pièce remplie d'explosifs.

“Allez-y svidaniya, Agent.” Otets sourit. Sans détourner les yeux de Reid, il cria en anglais, “Tuez cet homme !”

Deux autres travailleurs levèrent la tête, échangeant des regards entre eux et avec Otets, confus. Reid eut l'impression qu'il s'agissait d'ouvriers, pas de soldats ou de gardes du corps comme la paire de gorilles refroidis à l'étage.

“Idiots !” hurla Otets pour couvrir le bruit des machines. “Cet homme fait partie de la CIA ! Abattez-le !”

Cette phrase attira leur attention. Les deux hommes à la table en mélaminé se levèrent rapidement pour saisir les flingues sous leurs aisselles. L'africain à la perceuse pneumatique se baissa vers sa cheville et en sortit un AK-47 qu'il posta contre son épaule.

À peine avaient-ils bougé que Reid bondit en avant, tirant ses deux mains de ses poches avec les deux pistolets en même temps. Il fit pivoter Otets par l'épaule et posa le Beretta contre la tempe gauche du russe, puis visa l'homme au AK avec son Glock, le bras posé sur l'épaule d'Otets.

“Ce ne serait pas très malin,” dit-il en criant. “Vous savez bien ce qui pourrait arriver si nous commençons à tirer ici.”

La vue d'un pistolet sur la tête de leur patron poussa le reste des hommes à réagir. Il avait raison : ils étaient tous armés. À présent, il avait six armes pointées sur lui avec seulement Otets pour les parer. L'homme au AK regarda nerveusement ses collègues. Une fine coulée de sueur descendait d'un côté de son front.

Reid fit un petit pas en arrière, entraînant Otets avec lui d'un simple coup de pouce sur le Beretta. "Gentiment et tranquillement," dit-il avec calme. "S'ils se mettent à tirer ici, le bâtiment entier pourrait voler en éclats. Et je ne pense pas que vous ayez envie de mourir aujourd'hui."

Otets serra les dents et murmura des injures en russe.

Ils reculèrent peu à peu, petits pas par petits pas, vers les portes du chai. Le cœur de Reid menaçait de sortir de sa poitrine. Ses muscles se raidissaient nerveusement, puis ils se relâchèrent alors que l'autre part en lui l'exhortait à se calmer. Évacue la tension de tes membres. Tendre tes muscles ne fera que ralentir tes réactions.

Pour chaque minuscule pas en arrière qu'il faisait avec Otets, les six hommes en faisaient un en avant, maintenant une courte distance entre eux. Ils attendaient une occasion, et plus ils s'éloignaient des machines, moins le risque d'une explosion accidentelle était important. Reid savait que seule la peur de tuer Otets par accident les empêchait de tirer. Personne ne parlait, mais les machines ronronnaient derrière eux. La tension dans l'air était palpable et électrique. Il savait qu'à tout moment, l'un

d'entre eux pourrait perdre son calme et ouvrir le feu.

Puis, son dos toucha les doubles portes. Un pas de plus et il les ouvrit en poussant, entraînant Otets avec lui d'un coup de coude, avec la menace du Beretta sur lui.

Avant que les portes ne se referment, Otets hurla sur ses hommes. "Il ne doit pas sortir d'ici vivant !"

Puis, une fois refermées, ils se retrouvèrent tous deux dans une autre salle, celle d'embouteillage, avec le tintement des bouteilles et la douce odeur des grappes. Dès qu'ils furent dedans, Reid se retourna en pointant le Glock au niveau de la poitrine, gardant toujours le Beretta sur la tempe d'Otets.

Des machines d'embouteillage et de bouchonnage tournaient, mais elles étaient presque entièrement automatiques. La seule personne présente dans cette immense pièce était une femme russe à l'air fatigué, portant un foulard vert sur la tête. À la vue de l'arme, de Reid et d'Otets, ses yeux hagards s'écarquillèrent de terreur et elle leva les deux mains.

"Éteignez ça," dit Reid en russe. "Vous entendez ?"

Elle acquiesça vigoureusement et abaissa deux leviers sur le panneau de commande. Les machines sifflèrent en s'arrêtant tout net.

"Sortez d'ici," lui dit-il. Elle déglutit, puis se mit à reculer lentement vers la porte de sortie. "Plus vite !" cria-t-il violemment. "Partez !"

"Da," murmura-t-elle. La femme se précipita vers la lourde porte en acier, l'ouvrit et déguerpit dans la nuit. La porte se

referma dans un bruit résonnant.

“Et maintenant, Agent ?” grommela Otets en anglais. “Quel est votre plan de sortie ?”

“Fermez-la.” Reid pointa son arme vers les doubles portes menant à l’autre pièce. Pourquoi est-ce qu’ils n’ont pas encore débarqué ? Il ne pouvait pas vraiment continuer d’avancer sans savoir exactement où ils étaient. S’il y avait une issue de secours dans ce bâtiment, ils pouvaient très bien l’attendre à l’extérieur. S’ils étaient suivis, il n’aurait aucun moyen de faire monter Otets dans le SUV et de s’enfuir à bord sans se faire tirer dessus. Dehors, il n’y aurait aucune menace d’explosifs. Ils pourraient tenter de tirer. Est-ce qu’ils risqueraient de tuer Otets pour l’intercepter ? Des nerfs en pelote et une arme à feu ne composaient pas un mélange idéal pour quiconque, même pour leur boss.

Avant qu’il ne puisse décider de la suite des événements, les puissantes lumières fluorescentes s’éteignirent d’un coup au-dessus d’eux. En un instant, ils furent plongés dans l’obscurité.

CHAPITRE HUIT

Reid n’y voyait plus rien du tout. Il n’y avait pas de fenêtre dans le chai. Les ouvriers avaient dû faire sauter des fusibles dans la pièce voisine, car même le son des machines avait laissé place au silence.

Il chercha rapidement à attraper Otets et parvint à saisir le russe par le col avant qu’il ne puisse s’enfuir. Otets émit un léger bruit d’étouffement au moment où Reid le chopa par derrière. Au même moment, une lumière d’urgence rouge s’alluma, une simple ampoule sur le mur, juste au-dessus de la porte. Elle baigna la pièce d’un éclat doux et étrange.

“Ces hommes ne sont pas stupides,” dit tranquillement Otets. “Tu ne t’en tireras pas vivant.”

Son esprit tournait à cent à l’heure. Il fallait qu’il sache où ils se trouvaient, et il avait surtout besoin qu’ils viennent jusqu’à lui.

Mais comment ?

C’est simple. Tu sais quoi faire. Arrête de lutter contre ça.

Reid prit une profonde inspiration par le nez, puis il fit la seule chose qui lui semblait censée à ce moment-là.

Il tira sur Otets.

Le coup net du Beretta fit écho dans la pièce silencieuse. Otets hurla de douleur. Ses deux mains vinrent encercler sa cuisse gauche. La balle l’avait seulement effleuré, mais il saignait abondamment. De colère, il proféra un long flot d’injures en

russe.

Reid attrapa de nouveau Otets par le col et le traîna en arrière, le soulevant presque entièrement du sol. Puis, il le força à se baisser derrière la machine d'embouteillage. Il attendit. Si les hommes étaient toujours à l'intérieur, ils avaient forcément entendu le tir et allaient accourir. Si personne ne venait, c'est qu'ils étaient postés dehors, quelque part, cachés en train de l'attendre.

La réponse lui parvint quelques instants plus tard. Quelqu'un balança un coup de pied pour ouvrir les portes battantes, assez fort pour qu'elles claquent sur le mur derrière elles. Le premier à entrer fut l'homme au AK, balayant le canon de l'arme de gauche à droite dans un large mouvement. Deux autres hommes le suivaient de près, également armés de pistolets.

Otets gémissait de douleur et serrait fort sa cuisse. Ses hommes l'entendirent et approchèrent du bord de la machine d'embouteillage, armes pointées en avant. Ils trouvèrent Otets assis par terre, sifflant entre ses dents, prostré à cause de sa jambe blessée.

Cependant, Reid n'était plus là.

Il avait rapidement foncé de l'autre côté de la machine, se tenant accroupi. Il mit le Beretta dans sa poche et attrapa une bouteille vide sur la machine. Avant même qu'ils n'aient pu se retourner, il cassa la bouteille sur la tête de l'ouvrier le plus proche, un moyen-oriental, puis enfonça le col cassé de la bouteille dans la gorge du second. Du sang chaud gicla sur sa

main quand l'homme bégaya avant de s'effondrer.

Un.

L'africain au AK-47 se retourna, mais pas assez vite. Reid utilisa son avant-bras pour repousser le canon, alors qu'une salve de coups fusait dans les airs. Il s'avança avec le Glock en main, l'appuya sous le menton de l'homme et pressa la détente.

Deux.

Un tir de plus acheva le premier terroriste qui, de toute évidence, était toujours allongé au sol, inconscient.

Trois.

Reid respirait fort, essayant de calmer l'emballement de son cœur. Il n'avait pas le temps d'être horrifié par ce qu'il venait de faire et il ne voulait même pas y songer. C'était comme si le Professeur Lawson avait déserté les lieux, choqué, et que l'autre partie de lui avait pris totalement le dessus.

Mouvement. À droite.

Otets rampait derrière la machine pour récupérer le AK. Reid se retourna rapidement et lui balança un coup de pied dans l'estomac. La force du coup fit rouler le russe en arrière et celui-ci resta sur le flanc à gémir.

Reid s'empara du AK. Combien de coups avaient été tirés ? Cinq ? Six. C'était un chargeur trente-deux coups. S'il était plein, il disposait encore de vingt-six coups.

“Pas un geste,” dit-il à Otets. Puis, à la grande surprise du russe, Reid l'abandonna sur place et repartit de l'autre côté du chai par les portes battantes.

La salle de préparation des bombes était baignée de la même lueur rouge provenant de l'ampoule d'urgence. Reid mit un coup de pied pour ouvrir la porte et se posa immédiatement au sol sur un genou, au cas où quelqu'un aurait une arme pointée sur l'entrée. Ensuite, il se déplaça de gauche à droite. Il n'y avait personne ici, ce qui voulait dire qu'il y avait une autre porte de sortie à l'arrière. Il la trouva rapidement, une porte de sécurité en acier entre l'escalier et le mur au sud. Elle ne s'ouvrait apparemment que de l'intérieur.

Les trois autres étaient donc quelque part dehors. Le pari était risqué : il n'avait aucun moyen de savoir s'ils l'attendaient de l'autre côté de la porte, ou s'ils avaient essayé de faire le tour pour rejoindre l'entrée du bâtiment. Il fallait qu'il trouve un moyen de le vérifier.

Après tout, on fabrique des bombes ici...

Dans l'angle opposé de la pièce, derrière la machine roulante, il trouva une longue caisse en bois, à peu près de la taille d'un cercueil, remplie de paquets de cacahuètes. Il fouilla dedans jusqu'à sentir quelque chose de solide, puis il tira dessus. C'était un boîtier noir mat en plastique, et il savait déjà ce qui se trouvait dedans.

Il le posa précautionneusement sur la table en mélaminé, puis l'ouvrit. À sa grande tristesse et non à sa grande surprise, il reconnût immédiatement qu'il s'agissait d'une mallette de bombe, réglée avec un minuteur doté d'une commande à distance, mais capable d'être enclenchée manuellement par un

bouton, comme une sécurité en cas d'échec.

De la sueur coula sur son front. Vais-je vraiment faire un truc pareil ?

De nouvelles visions traversèrent son esprit : des fabricants de bombes afghans ayant perdu des doigts, voire même des membres entiers, à cause d'explosifs mal paramétrés. Des immeubles entiers pouvant partir en fumée à cause d'un seul faux mouvement, d'un seul câble mal connecté.

Est-ce que j'ai le choix ? C'est soit ça, soit me faire tirer dessus.

Le bouton de commande était un petit rectangle vert, à peu près de la taille d'un couteau suisse, avec un levier sur un côté. Il le prit dans sa main gauche et retint son souffle.

Puis il l'enclencha.

Il ne se passa rien. C'était bon signe.

Il s'assura de garder le levier serré dans son poing (le lâcher ferait immédiatement exploser la bombe) puis il paramétra le minuteur sur vingt minutes, même s'il aurait besoin de moins de temps. Puis, il prit le AK de la main droite et dégagea de cet enfer.

Il grimaça : la porte d'issue arrière grinça au niveau des charnières quand il l'ouvrit. Il sortit dans l'obscurité avec le AK pointé en avant. Il n'y avait personne ici, derrière le bâtiment, mais ils avaient certainement entendu le grincement sans équivoque de la porte.

Sa gorge était sèche et son cœur battait toujours la chamade, mais il conserva ses nerfs d'acier et avança avec précaution

jusqu'à l'angle du bâtiment. Sa main était moite, serrant le levier dans une étreinte mortelle. S'il lâchait maintenant, il mourrait probablement en un instant. La quantité de C4 dans la bombe ferait exploser le bâtiment et l'aplatirait au sol, s'il ne tombait pas en cendres avant.

Hier encore, mon principal souci était de conserver l'attention de mes étudiants pendant quatre-vingt-dix minutes. Aujourd'hui, il tenait en main le levier d'une bombe en essayant d'échapper à des terroristes russes.

Concentration. Une fois l'angle du bâtiment atteint, il scruta au-delà, essayant autant que possible de discerner des ombres éventuelles. Il aperçut la silhouette d'un homme, pistolet à la main, posté telle une sentinelle sur la façade est.

Reid s'assura de tenir fermement le levier. Tu peux le faire. Puis, il avança à découvert. L'homme se retourna rapidement et leva son arme.

“Hé,” dit Reid. Il leva sa propre main, pas celle qui tenait le pistolet, mais l'autre. “Tu sais ce que c'est ?”

L'homme s'immobilisa et pencha légèrement la tête. Puis, ses yeux s'agrandirent tellement de peur que Reid pouvait en voir le blanc au clair de lune. “Détonateur,” murmura l'homme. Son regard allait et venait entre le boîtier et le bâtiment, et il semblait arriver à la même conclusion que Reid, à savoir que s'il lâchait le levier, ils seraient morts tous les deux en un instant.

Le terroriste abandonna l'idée de tirer sur Reid, et tapa un sprint vers l'avant du bâtiment. Reid s'empressa de le suivre. Il

entendit des cris en arabe : “Détonateur ! Il a le détonateur de la bombe !”

Il tourna pour rejoindre l’avant du chai, le AK pointé devant lui, la crosse au creux de son coude, son autre main arborant le levier en l’air, au-dessus de sa tête. Le terroriste n’avait pas abandonné l’idée de fuir, et il continuait de courir sur la route en gravier qui s’éloignait du bâtiment en hurlant d’une voix rauque. Les deux autres terroristes se trouvaient tous deux devant la porte avant, apparemment prêts à entrer et à en finir avec Reid. Ils l’observèrent avec stupéfaction arriver vers eux.

Reid examina brièvement la scène. Les deux autres hommes avaient des pistolets : Sig Sauer P365, treize cartouches avec manche allongé. Mais aucun d’entre eux ne les pointa sur lui. Comme il l’avait supposé, Otets avait réussi à sortir par la porte de devant et était, à l’heure actuelle, à mi-chemin entre le chai et le SUV, boitillant en tenant sa jambe blessée, soutenu au niveau de l’épaule par un petit homme corpulent avec un képi noir. Le chauffeur, pensa Reid.

“Flingues à terre,” ordonna Reid, “ou je fais tout sauter.”

Les terroristes posèrent précautionneusement leurs armes à terre. Reid pouvait entendre d’autres voix crier plus loin. D’autres hommes arrivaient depuis l’ancien manoir. La femme russe les avait sûrement avertis.

“Courez,” leur dit-il. “Allez leur expliquer ce qui se passe.”

Il n’eut pas besoin de leur dire deux fois. Ils se mirent à courir en direction de la cohorte.

Reid se tourna alors vers le chauffeur en train d'aider cet estropié d'Otets. "Stop !" rugit-il.

"Ne t'arrête pas !" hurla Otets en russe.

Le chauffeur hésita. Reid laissa tomber le AK et sortit le Glock de la poche de son blouson. Ils n'avaient fait que la moitié du chemin jusqu'à la voiture : même pas vingt-cinq mètres. Facile.

Il fit quelques pas en avant et cria, "Jusqu'à aujourd'hui, je ne pensais pas avoir déjà tiré avec une arme à feu. Mais, en fait, je suis un très bon tireur."

Le chauffeur était un homme sensible, peut-être un lâche, ou les deux à la fois. Il lâcha Otets, laissant tomber son boss sans aucune cérémonie sur le gravier.

"Les clés," demanda Reid. "Lâche-les."

Les mains du chauffeur tremblaient alors qu'il cherchait les clés du SUV dans la poche interne de sa veste. Il les laissa tomber à ses pieds.

Reid fit un geste avec le canon de son pistolet. "Va-t'en."

Le chauffeur s'enfuit en courant. Le képi vola de sa tête, mais il ne s'arrêta même pas pour le ramasser.

"Espèce de lâche !" pesta Otets en russe.

Reid commença par récupérer les clés, puis se posta debout au-dessus d'Otets. Les voix distantes se rapprochaient. Le manoir se trouvait à 500 m de là. La russe avait dû mettre environ quatre minutes pour l'atteindre à pied, donc il ne fallait que quelques minutes aux hommes pour revenir ici. Il se dit qu'il lui restait

moins de deux minutes.

“Lève-toi.”

Otets cracha sur ses chaussures en guise de réponse.

“Comme tu voudras.” Reid rangea le Glock dans sa poche, attrapa Otets par le dos de sa veste de costume et le traîna vers le SUV. Le russe hurla de douleur, alors que sa jambe blessée râclait contre le gravier.

“Monte,” ordonna Reid, “ou je te tire dans l’autre jambe.”

Otets grommela dans un souffle, couinant de douleur, mais il monta à bord du véhicule. Reid claqua la portière, fit rapidement le tour, et se posta au volant. Sa main gauche tenait toujours le levier de la bombe.

Il démarra le SUV et appuya sur la pédale. Les roues patinèrent, projetant du gravier et de la poussière derrière elles, puis le véhicule partit en avant dans une grosse secousse. Dès qu’il se retrouva sur l’étroit chemin d’accès, les tirs fusèrent. Des balles ricochèrent du côté passager dans une série de bruits sourds. La vitre, juste à droite de la tête d’Otets, se fissa en toile d’araignée, mais ne céda pas.

“Idiots !” hurla Otets. “Arrêtez de tirer !”

Résistance aux balles, pensa Reid. J’en étais sûr. Mais il savait aussi que ça ne durerait pas longtemps. Il appuya à fond sur la pédale d’accélération et le SUV fit une nouvelle embardée rugissante devant les trois hommes, postés sur les côtés de la route, en train de tirer sur la voiture. Reid descendit sa vitre alors qu’il passait devant les deux terroristes, encore en train de courir

pour sauver leur vie.

C'est à ce moment-là qu'il balança le boîtier dehors.

L'explosion fit trembler le SUV, même à distance. Ce ne fut pas tant le bruit de la détonation qui le heurta, mais plutôt sa résonance qui le secoua au plus profond de ses entrailles. En jetant un coup d'œil dans le rétroviseur, il ne vit rien d'autre qu'une intense lumière jaune, comme s'il regardait directement le soleil. Il vit des tâches couler un moment, mais il s'efforça de regarder la route devant lui. Une boule de feu orange roula dans le ciel, déroulant un immense panache de fumée noire avec elle.

Otets laissa échapper un gémissement dans un soupir. "Tu n'as aucune idée de l'erreur que tu viens de commettre," dit-il posément. "Tu es un homme mort, Agent."

Reid ne dit rien. Il réalisait ce qu'il venait de faire : il venait de détruire une énorme quantité de preuves qui auraient pu être utilisées contre Otets, lors d'un procès, une fois qu'il l'aurait remis aux autorités. Mais Otets avait tort. Il n'était pas un homme mort, du moins pas encore, et la bombe lui avait permis de s'en sortir.

Jusqu'ici en tout cas.

Derrière lui, se profilait la belle demeure, mais il n'avait pas le temps d'en apprécier l'architecture cette fois encore. Reid regardait droit devant lui, jetant parfois brièvement un œil dans le rétroviseur, traversant les ornières sur la route.

Une lueur vive attira son attention dans le rétroviseur. Deux paires de phares apparurent, quittant l'allée de la maison.

Ils étaient bas par rapport au sol et il pouvait entendre le vrombissement haut perché des moteurs courvir le bruit du sien. Des voitures de sport. Il accéléra de nouveau à fond. Ils seraient plus rapides, mais le SUV était mieux équipé pour gérer les aspérités de la route en piteux état.

D'autres tirs éclatèrent dans les airs, alors que les balles atteignaient l'arrière du véhicule. Reid agrippait le volant à deux mains, ses veines saillant à cause de la tension dans ses muscles. Il maîtrisait la situation. Il pouvait le faire. Le portail en fer ne devait pas être bien loin. Il roulait à 90 km/h dans les vignes. S'il parvenait à conserver cette vitesse, cela suffirait peut-être à enfoncer le portail.

Le SUV fut violemment secoué par une balle. Elle venait de s'enfoncer dans le pneu arrière gauche du véhicule qui éclata. L'avant vira soudainement de bord. Reid tourna instinctivement le volant à fond dans l'autre sens en serrant les dents. L'arrière dérapa, mais le SUV tint bon.

“Que dieu me vienne en aide,” gémit Otets. “Ce dingue va finir par avoir ma peau...”

Reid mit un nouveau coup de volant et le véhicule reprit le droit chemin. Néanmoins, le régulier cling-cling du pneu lui indiqua qu'il roulait sur la jante et les débris de caoutchouc. Sa vitesse était descendue à 65 km/h. Il essaya d'accélérer de nouveau, mais le SUV tremblait, menaçant de déraiper une fois encore.

Il sut qu'il ne pourrait aller assez vite pour enfoncer le portail.

Il ne ferait que rebondir dessus.

C'est un portail électrique, pensa-t-il soudain. Il était contrôlé par un garde à l'extérieur, certainement au courant à ce stade de sa tentative de fuite et à l'affût avec son dangereux MP7. Mais cela voulait dire aussi qu'il y avait forcément une autre issue pour sortir de ce domaine.

Des balles continuaient à heurter la carrosserie, avec ses deux poursuivant à ses trousses. Il se mit en plein phares et vit s'approcher le portail en fer.

“Tiens-toi à quelque chose,” prévint Reid. Otets attrapa la poignée au-dessus de la fenêtre et murmura une prière dans un souffle, alors que Reid tournait à fond le volant vers la droite. Le SUV dérapa de côté sur le gravier. Il sentit les deux pneus du côté passager quitter le sol et, pendant un moment, il retint son souffle, conscient qu'ils allaient peut-être faire des tonneaux.

Mais il garda le contrôle, et les pneus finirent par toucher terre de nouveau. Il enfonça la pédale d'accélération et roula droit vers les vignes, écrasant les fins treillis de bois, comme s'il s'agissait de cure-dents, écrasant les grappes au passage.

Конец ознакомительного фрагмента.

Текст предоставлен ООО «ЛитРес».

Прочитайте эту книгу целиком, [купив полную легальную версию](#) на ЛитРес.

Безопасно оплатить книгу можно банковской картой Visa, MasterCard, Maestro, со счета мобильного телефона, с платежного терминала, в салоне МТС или Связной, через PayPal, WebMoney, Яндекс.Деньги, QIWI Кошелек, бонусными картами или другим удобным Вам способом.